

447.971

T379a

1912

S 845.99
T 3412g

L'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE

A la Gloire

DU

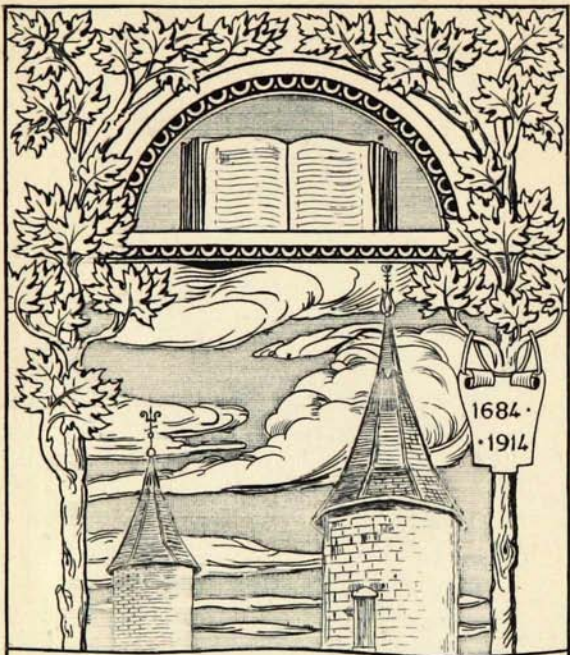
Parler de France

SOUVENIRS CANADIENS

1 franc.

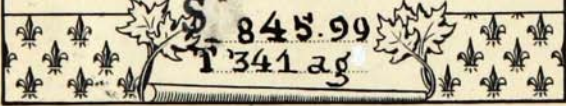
TOURCOING
J. DUVIVIER, éditeur
1912

Dépôt : chez M. AMAT, libraire-éditeur, rue Cassette, 11, PARIS.



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

\$ 845.99
T 341 ag



A la Gloire
DU
Parler de France

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ

THELLIER DE PONCHEVILLE

AU TRAVAIL (1^{re} Série) : **Par l'Éducation**, un vol.
in-12 de x-223 pages 2,00

Recueil de conférences de l'auteur, éloqu岸tes, pratiques, suggestives d'idées et d'action.

TABLE. — L'initiation eucharistique. — Pour l'école chrétienne. — La formation chrétienne au catéchisme. — La piété de la Dame catéchiste. — La formation chrétienne au patronage. — Encore l'énergie au patronage. — L'éducation pour l'action. — L'attachement à la Foi et à l'Eglise. — Le développement du sens catholique. — Le devoir des anciens de l'enseignement libre. — A l'espérance !

AU TRAVAIL (2^{me} Série) : **Par la Presse**, un vol.
in-12 de 232 pages 2,00

Même note que pour le précédent.

TABLE. — Malfaisance et bienfaisance. — La presse qui débilite. — Le journal qui instruit. — Une rédaction sociale et chrétienne. — Les concours nécessaires. — De l'argent. — Causerie de Jeunesse. — Feuillet de route d'un propagandiste. — Un comité de propagande. — La prière pour la presse. — Une campagne nécessaire : pour l'association. — Un toast au Pape.

Paraîtront prochainement du même auteur :

AU TRAVAIL (3^{me} Série) : *Par les Conférences et les Projections* 2,00

AU TRAVAIL (4^{me} Série) : *Par l'action sociale* 2,00

L'appel au Sacerdoce, discours prononcé au congrès eucharistique d'Ars le 4 Août 1911, une brochure in-12 de 42 pages 0,25

Discours empreint d'une foi profonde; appel ému en faveur du recrutement sacerdotal.

Prix par cinquante : 0,20 — par cent : 0,15

L'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE

A la Gloire

DU

Parler de France

SOUVENIRS CANADIENS



TOURCOING

J. DUVIVIER, éditeur

1912

Dépôt : chez M. AMAT, libraire-éditeur, rue Cassette, 11, PARIS.

848.99

T 341ag-2

NIHIL OBSTAT

H. MASQUELIER

Censor ex officio

IMPRIMATUR

Insulis, die 10 Octobris 1912

J. FONCEAUD

Vic. gen.

447,971
F379a
1912

AVANT-PROPOS

On a rassemblé ici quelques paroles dites au cours du 1^{er} Congrès de la Langue française qui se tint à Québec du 24 au 30 Juin 1912.

Rarement les mots de France furent à plus bel honneur qu'en ces journées grandioses. Jamais peut-être, sauf lors du triomphe international du Saint-Sacrement, à Montréal, en 1910, nos compatriotes du Canada n'avaient connu la gloire mondiale de pareilles manifestations. Le retentissement s'en est prolongé bien au-delà des frontières américaines; d'illustres échos ont apporté jusqu'à l'ancienne mère-patrie la rumeur de cette éclatante acclamation d'amour de ses descendants, détachés d'elle depuis un siècle et demi, et obstinés à garder son culte avec une telle ferveur !

Il convenait que cette affirmation de la fidélité française de leurs lèvres et de leurs cœurs se fit entendre dans les murs de la cité québécoise, la vieille maison de famille où est née la France nouvelle et où se maintient, avec une vigilance jalouse, le dépôt sacré de ses traditions. C'est sur le rocher de Samuel Champlain que se rassemblèrent les caravanes de congressistes, affluant de toutes les provinces du Dominion, même les plus lointaines et les moins familiarisées avec notre parler. Aux Canadiens et aux Acadiens se mêlaient, dans cette rencontre fraternelle, les imposantes

délégations des sociétés franco-américaines, déjà florissantes aux Etats-Unis, où la race, deux fois transplantée, continue de proclamer, en plusieurs millions de ses fils, son indéfectible volonté de vivre.

Son Altesse royale le duc de Connaught, gouverneur général du Canada ; les membres les plus en vue des Parlements provinciaux et fédéral ; M. Bonnin, consul de France ; M. Etienne Lamy, représentant officiel de l'Académie française ; les professeurs des deux Universités Laval ; presque tous les Archevêques et Evêques canadiens français ; son Excellence Mgr Stagni, délégué apostolique et d'autres personnalités considérables assuraient aux travaux du congrès l'illustration de leur savoir et de leur autorité.

Sous ces patronages et avec le concours de ces compétences, les sections d'études, aux assemblées simultanées, besognèrent fructueusement toute une semaine. Grâce à la savante enquête menée par les soins de la Société du Parler français, grâce aussi à l'intelligente et active présidence de Mgr Roy, l'évêque-auxiliaire de Québec, elles purent fournir une exposition remarquable de l'état présent du français dans toute l'Amérique du Nord et établir l'ambitieux programme de son extension à venir.

Chaque soir, plus de dix mille personnes envahissaient la vaste salle des exercices militaires — champ de manœuvres trop restreint pour le déploiement de cette armée. Avec un enthousiasme jamais lassé, cette foule acclamait ses orateurs qui célébraient à l'unisson « sa Majesté la Langue française », rappelant en des thèses éloquentes la valeur technique et le rôle historique de notre idiome national, la noblesse de ses origines, l'élévation naturelle et chrétienne de son génie, son œuvre impérissable en terre canadienne et la beauté divine de son office traditionnel au sein de l'humanité.

Ce que furent ces discours et ces assemblées, le compte-rendu in-extenso le dira à ses lecteurs. Mais il ne pourra le faire, même excellemment rédigé, qu'à la manière d'un livre, impuissant à rendre l'atmosphère de foi et de patriotisme dans laquelle vibraient les âmes.

Une brochure est encore plus insuffisante à évoquer de telles splendeurs et à faire revivre ces fortes impressions. D'un cœur tout empli de leur émouvant souvenir, ces pages sans gloire sont cependant offertes en merci au Canada et en hommage à la France, par un témoin privilégié des scènes historiques où leur âme et leur langue communes furent magnifiquement exaltées.

Jean Masson,
Québec, 1912.

I. — L'amitié française au Canada

Au cours d'une première halte faite à Québec, sur le chemin des solennités eucharistiques de Montréal, deux ans avant les grandes journées françaises, une réception intime avait été offerte aux pèlerins venus du vieux pays. M. Adjutor Rivard, l'organisateur du futur congrès, leur souhaitait la bienvenue en termes particulièrement heureux : « Que de fois, leur disait-il, dans nos réunions canadiennes, nous avons senti qu'il y avait un vide ! La fête finie, que de fois il nous a semblé qu'une ombre de regret passait dans la lumière de nos souvenirs !... Comme des enfants qui s'attristent, le soir venu, quand la mère ne s'assied plus à la table de famille, il nous manque toujours quelque chose quand la France est absente.

« La Providence qui bénit notre amour filial a voulu qu'aujourd'hui la fête fut complète. Il n'y a pas d'absence ici, ce soir. Nous n'avons pas besoin de lancer notre salut habituel par delà l'Atlantique. La France est parmi nous, la France croyante et fière, celle dont la descendance fait notre orgueil, celle en qui nous croyons toujours et quand même, celle que nous aimons enfin, et nous pouvons lui parler cœur à cœur ! »

Un mot de réponse devait être dit au nom des arrivants si affectueusement reçus.

Messieurs,

C'est un devoir toujours doux à remplir que d'exprimer sa gratitude à l'hôte dont on vient

de franchir le seuil, et en qui, dès le premier abord, on découvre un ami. Mais ce merci est particulièrement émouvant à dire quand cet hôte est le Canada, et que le visiteur accueilli à son foyer se trouve être un Français.

Le Canada ! Quelles captivantes visions évoquait déjà ce mot en notre enfance songeuse ! Le Canada, c'était pour nous le nouveau monde, que, des plages de la vieille Europe, nous essayions de nous représenter par delà l'Océan aux flots illimités. Continent lointain, pays enchanteur, où tout nous apparaissait grand, fabuleux, magnifique : les fleuves et les lacs, les bois et les plaines, les hommes aussi. Le Canada, c'était surtout la nouvelle France, terre de foi et d'épopée, dont la pensée faisait surgir tumultueusement en notre âme vibrante des souvenirs de gloire et de deuil, des émotions de tristesse et de fierté. Nous suivions en rêve les longues courses aventureuses de Jacques Cartier et de ses compagnons dont l'esquif s'avavançait, de vague en vague, jusqu'aux bords inconnus du Saint-Laurent. Nous nous enthousiasmions pour les exploits superbes des Champlain et des Lévis. Nos pleurs coulaient au récit des infortunes du chevaleresque Montcalm. Pour ces héros d'un passé malheureux, un sentiment d'admiration attendrie s'était formé en nos cœurs. Il s'élevait au culte religieux de leur noble mémoire. Il refluaient en sympathie spontanée vers leurs fils dont un frémissement de notre sang nous révélait qu'ils demeuraient nos frères. A cette affection silencieuse de nos

premières années, il ne manquait qu'une rencontre pour se manifester toute vive : Dieu a permis que l'occasion nous en fut offerte par le Congrès de Montréal et par la prière de votre Archevêque nous demandant cette halte à Québec, la ville mère des provinces et des âmes canadiennes-françaises.

Cette invitation, nous l'avons tous acceptée avec une joie impatiente, comme on accueille la réalisation d'un espoir longtemps attendu. Un émoi secret nous disait, dès les premiers jours où fut projeté notre voyage, que quelque chose de grave allait se passer ici. Nous partions à la découverte d'une amitié qu'il serait délicieux de découvrir puisqu'elle était déjà si douce à deviner. Du pont de notre paquebot, souvent, bien souvent, nos regards se sont posés sur l'immensité bleue, dans la direction que suivait le navire, précédant sa marche trop lente, fixant le point de l'horizon où vous deviez nous apparaître. En plein Océan, nous nous sommes trouvés quelques heures sans communication avec le reste du monde, pendant que l'appel du Marconi demeurait sans réponse : jamais nous ne nous sommes sentis séparés de vous. Des ondes de sympathie passaient à travers la vaste solitude et nous apportaient les vibrations de votre pensée toute proche de la nôtre. D'invisibles fils nous reliaient à vous, se resserrant de jour en jour : liens mystérieux de nos maîtres les morts qui, du fond de notre passé commun de glorieux et douloureux souvenirs, préparaient à cette réunion fraternelle

les âmes de leurs descendants, en qui ils se survivent toujours. Et cette inexprimable impression nous envahissait, de plus en plus saisissante, à mesure que nous nous engageions entre les rives du Saint-Laurent comme entre deux bras amis que le Canada, pour nous recevoir plus tôt, étendait au-devant de nous, jusqu'en pleine mer, avide de nous donner cette première étreinte avant de nous serrer, à Québec, sur le cœur de sa vieille terre française.

Cependant, notre attente joyeuse se voilait d'une inquiétude. Enfants d'un même foyer, mais séparés depuis notre naissance, allions-nous nous reconnaître, saurions-nous nous parler ? Notre amour qui s'était exalté à distance n'avait-il pas embelli de part et d'autre les traits de nos caractères ? N'allions-nous pas souffrir de cette silencieuse déception de vous sentir moins nôtres que nous ne l'avions rêvé ? De loin, nous avons pu vous juger trop bien et, qui sait ? vous-mêmes nous juger trop mal : au sortir des années de tristesse qui ont blessé le grand renom catholique de la France dans le monde, n'aviez-vous pas tempéré votre confiance de quelque scepticisme, et de quelque sévérité votre bonté ?

Si cette crainte nous a un instant effleurés, ah ! comme vous avez eu la délicatesse de la dissiper bien vite ! A peine débarqués, nous lisions dans vos cœurs et vous lisiez dans les nôtres ! Sans nous être jamais rencontrés, nous nous sommes aussitôt reconnus, car nous nous connaissions avant de nous voir, nous nous

aimions avant de nous le dire. Notre instinct ne nous avait pas trompés : des frères nous attendaient ici !

Tout nous le proclame à tout instant : l'étrincellement à vos fenêtres de nos couleurs tricolores, le sourire de la joie à vos visages, le regard loyal de vos yeux, l'étreinte tremblante de vos mains, l'hospitalité toute simple et charmante de vos foyers. Dès la première heure, vous nous avez accordé droit de cité dans vos demeures et plus encore dans votre affection.

Quel enchantement est le nôtre dans cette atmosphère de sympathie, et cette féerie d'amitié où nous vivons depuis deux jours ! Quelle complaisance délicate chez ceux qui se sont faits nos guides ! Quel accueil empressé partout où nous menait notre désir curieux de tout voir pour mieux savoir qui vous êtes et mieux vous en aimer. Ce sont, à chaque pas, des scènes touchantes, qui font frémir toutes nos fibres françaises, depuis les passants qui nous distinguent à notre rabat et nous arrêtent pour parler du vieux pays, jusqu'à cette femme d'ouvrier qui nous invitait ce tantôt à partager à sa table une assiette de soupe avec ses enfants : ne sont-ils pas nos petits cousins, les jeunes et gentils Canadiens ! Oui, quelle joie, après 5.000 kilomètres d'eau salée, à retrouver au milieu de vous notre douce France !

C'est toujours son sang qui afflue en vos poitrines. Vous l'y avez gardé si pur et si fécond que l'envie nous vient de vous en redemander quelques gouttes pour les infuser dans les vei-

nes appauvries de la race dont vous l'avez reçu. C'est toujours son âme qui palpite en vous, avec les pensées et les sentiments que nous retrouvons au plus lointain de notre passé et au meilleur de nous-mêmes. C'est toujours sa langue harmonieuse qui s'entend sur vos lèvres : de cela il faut encore vous redire notre joie.

Elle nous est si chère cette caresse des voix françaises sous le ciel d'Amérique : voix de vos orateurs, ce soir, si délicats dans leurs sentiments et dans l'expression qu'ils leur donnent ; voix de la foule qui a conservé la saveur de notre vieil idiome national ; voix de nos cantiques populaires traditionnels sous les voûtes de vos églises ; voix des cloches dont les sonneries sont sœurs des chants qui résonnent en nos clochers ; voix de nos religieux en exil, que vous nous gardez pour des temps meilleurs en votre terre de liberté et de chrétienne hospitalité... Toutes ces voix nous font fête et nous disent, en leurs sonorités familières, que nous sommes chez nous chez vous.

Mais un remerciement plus religieux vous est dû : ce n'est pas seulement la France que vous nous faites retrouver ici : c'est son Dieu, le Dieu des chrétiens qui, de toutes les frontières du monde, va attirer demain à lui l'hommage d'un million d'adorateurs ; c'est aussi le Dieu des Francs qui furent, avant tous les autres, les missionnaires de Jésus-Christ.

Nos pères sont venus vous apporter sa foi : sur leurs traces nous venons la rechercher et

avec vous la glorifier. L'amour de son Saint Sacrement provoquait leurs excursions audacieuses en ces contrées alors païennes. Ils y arrivaient de plus loin que des rives de la Seine ou de la Loire : des degrés mêmes de l'autel où ils avaient fait bénir leur apostolat. Leur voyage n'était pas une simple expédition coloniale, mais une conquête évangélique. Leur bravoure, qui ambitionnait de donner de nouvelles terres à leur roi, voulait plus encore gagner de nouvelles âmes à leur Dieu. Ils avaient fait du fier rocher de Québec, en même temps qu'une citadelle française, un thabor eucharistique.

Des demeures éternelles où ils sont entrés, qu'ils contemplent avec fierté leur œuvre, ces rudes pionniers de l'Évangile ! Le sol où dorment leurs cendres n'est plus à leur patrie natale : il est passé sous l'obédience d'un autre grand et glorieux pays. Mais ses enfants n'ont pas abandonné la religion de leurs pères. Leur drapeau national ne flotte plus le premier sur les monuments officiels, mais sur toutes les âmes la croix demeure quand même debout. La France a pu perdre le Canada que Dieu lui avait donné, Dieu a gardé le Canada que la France lui avait conquis. Gloire à nos morts et gloire à Dieu ! *Laudetur Jesus Christus !*

Aujourd'hui, en récompense de cet héroïque labeur, leurs compatriotes ont le droit et la joie de rechercher près de vous le réconfort de cette vaillance catholique que nos aïeux vous ont léguée. En votre sol béni, comme en un taber-

nacle inviolé autour duquel votre fidélité courageuse a monté longue garde, leurs mains ont déposé un patrimoine religieux qui devait un jour servir à ranimer leurs descendants moins robustes dans leur foi. Nous venons vous réclamer cette part dont nous avons besoin. Dans cette sainte réserve, notre commun héritage de famille, laissez-nous puiser largement les bénédictions et les exemples qui feront notre force dans la grande entreprise où nous sommes engagés : un recommencement de peuple !

Assistés de vos prières fraternelles, stimulés par la leçon des souvenirs et le spectacle de nos traditions que nous recueillons ici, comprenant mieux nos responsabilités internationales, nous retournerons avec plus d'élan aux œuvres qui doivent ressusciter notre patrie. Comment ne pas reprendre espoir en ses destinées quand nous voyons jusque sur ce continent d'Amérique quelle traînée de gloires et de bienfaits a laissée son passage, quelle place unique elle tient encore au cœur des hommes, quel rang d'honneur elle garde toujours aux côtés de Dieu ?

Son rayonnement religieux a pu quelque temps s'affaiblir. Des ténèbres pèsent sur elle qui ont fait croire aux peuples qu'elle descendait dans une nuit définitive, sans aurore et sans réveil. Pour vous, vous n'avez jamais douté d'elle. A vos regards, elle demeure toujours dans la direction de l'Orient, là où le soleil se lève. Vous attendez avec confiance, à son horizon assombri, la venue de ses clartés renais-

santes. De votre magnifique terrasse, penchés sur le fleuve aux larges eaux, vous guettez sur l'océan infini les premières lueurs de ces jours plus beaux. Quand vous les verrez monter dans notre ciel, dites-vous, ô Canadiens, que c'est un peu grâce à vous. Car de ce foyer ardent du Catholicisme allumé sur vos rives par nos pères et que vos mains ont pieusement entretenu, nous aurons rapporté à notre pays un plus vif rayon de lumière chrétienne, une flamme plus chaude du divin amour.

Avant que ce siècle n'ait vieilli, debout sur leur piédestal de granit, au sommet de votre promontoire, nos grands ancêtres contempleront le renouveau lumineux de la France aimée : Champlain, de son large geste, Mgr de Laval, de sa main bénissante, salueront au-dessus de son front non plus l'aube qui s'annonce, mais le midi qui sera venu.

II. — Un salut aux Acadiens

On nous avait cru morts, ô France, loin de toi.
On avait cru éteint ton parler doux, suave :
Mais nous avons gardé ton immortelle loi ;
Nous avons conservé, libre de toute entrave,
Ta belle langue avec ta foi.

L'histoire de ce petit peuple des provinces maritimes est d'une poignante tristesse et, tout autant, d'une sublime beauté.

En 1755, des milliers de colons français, devenus, dès cette époque, sujets de l'Angleterre, furent enlevés de force à leurs terres et dispersés dans les Etats d'Amérique où la plupart devaient mourir des souffrances de l'exil. Cependant l'amour obstiné de leur sol et le lien de leur langue ramenèrent peu à peu au lointain pays une caravane de survivants, au prix d'efforts et de douleurs qui ont mis pour toujours l'aurole du martyr au front de cette malheureuse population.

Son deuil est désormais fini. Les fils des déportés se sont rétablis sur le domaine ancestral. Multipliés par une natalité glorieuse, ils reconquièrent leurs droits par la force du nombre et bientôt reprendront pacifiquement leur rang dans leur pays.

Le congrès de Québec voulut leur accorder une mention d'honneur. Cette parole de sympathie leur fut adressée au terme d'une soirée déjà longue, alors que la thèse d'un des précédents conférenciers venait de provoquer plaisamment la menace épiscopale d'un pardon... sous condition.

Messeigneurs, Mesdames, Messieurs,

La pénitence spirituellement annoncée par Mgr l'Archevêque de Montréal, la voici ! Méritée, nous disait-il, par un de nos brillants orateurs de cette soirée, elle sera subie par le plus patient des auditoires. Car c'est d'un nouveau discours qu'elle vous menace, alors que vos mains ont à plusieurs reprises renouvelé leur geste d'inquiétude au creux des goussets ou aux plis des corsages, allant se demander, au cadran de vos montres, si, malgré le canon de la ville, l'heure du couvre-feu n'a pas oublié de sonner. Déjà vos yeux lassés sont tentés de somnolence, ma voix elle-même s'endort dans ma gorge... Mais ce ne sera qu'un cri, saluant une dernière fois, avant minuit, le splendide réveil de notre race française sur la terre d'Amérique !

Et comment nos lèvres pourraient-elles se taire quand nos cœurs battent si fort ? Nous ne faisons qu'arriver, nous, les fils de France, près de vous, nos frères du Canada, et nous nous sentons déjà si vieux amis et si désireux de nous le dire. On citait ici tantôt une lettre d'une fillette s'excusant, en très bon français, d'écrire mal notre langue qu'elle n'avait apprise que depuis huit mois. Nous faisons mieux : c'est ce matin même que j'ai échangé un premier bonjour avec les congressistes de Québec, et il me semble que je parle déjà canadien. Car entre nos âmes les ressemblances sont si pro-

fondes, qu'entre nos façons de nous exprimer les différences sont toutes légères ! Nos mots communs n'ont peut-être pas toujours la même intonation dans l'air ; ils éveillent cependant les mêmes résonances mélodieuses en chacun de nous, et leur accent, sur vos lèvres, n'a jamais rien qui nous déplaise, tant nous y reconnaissons l'accent du cœur.

A Montréal, il y a deux ans, de semblables fêtes nous avaient déjà réjouis ensemble. C'était, alors, la fête internationale de l'unité de la foi, l'assemblée universelle des catholiques de tout nom et de tout dialecte, venant affirmer leur croyance commune à l'unique Sauveur, Jésus-Christ. Aujourd'hui, c'est la fête intime de l'unité de la race, qui rassemble à leur vieux foyer les enfants de la même famille, engagés en des voies diverses et sous des obédiences politiques différentes, mais toujours frères en leur amour de la France et en leur culte de son beau parler.

Ce sera la gloire de Québec de nous avoir fait prendre davantage conscience de cette parenté profonde qui nous unit. Les liens de la langue qui tiennent nos pensées et nos affections entrelacées, malgré toutes les ruptures de l'histoire, risquaient, avec le temps de se détendre, peut-être l'un après l'autre de se détacher : des fractions de la race française ont fini par disparaître ainsi pour s'être ignorées trop longtemps. Leur cohésion les eut sauvées de la mort. Québec nous rassemble tous, et pour toujours, au berceau de notre nationalité dans

ce continent américain. Ici le nœud vient se resserrer avec une telle force que les vicissitudes nouvelles de nos destinées nationales ne pourront plus le rompre désormais.

Aucune troupe ne s'est démentie, écrivait fièrement Montcalm après l'héroïque victoire de Carillon. En vous regardant les uns les autres dans ces solennelles assises, qui sont les premières sans doute depuis votre dispersion, vous êtes en droit, Français d'Amérique, de vous rendre le même noble témoignage. Aucun de vous n'a oublié son passé. Aucune province ne manque au rendez-vous. Les fils sont tous les dignes survivants de leurs pères, héritiers de leur sang et de leur âme, ouvriers de leur tâche de civilisation chrétienne, gardiens jaloux de leur langue et de leurs droits. Tous réunis pour cette manifestation grandiose, à l'ombre du drapeau britannique qui se fait un honneur de respecter, sur les vastes territoires de son empire, les libertés publiques de ses citoyens, et sous la protection de la croix du Christ dont la France a porté à plus de peuples encore les divins bienfaits.

Il conviendrait donc de vous féliciter tous, dans la variété de vos provenances multiples et l'unanimité de votre foi française. Mais vous excuserez et vous aimerez qu'une parole de glorification soit dite ce soir à l'honneur spécial d'un de vos groupes dont les souffrances et la ténacité indomptée méritent ce privilège : salut aux Acadiens !

« Une patrie, écrivait un jour Barrès, est

constituée par un cimetière et une chaire d'enseignement. » Ces deux éléments sont nécessaires à sa durée : le sol où dort la cendre sacrée des morts, le vocabulaire où s'est exprimée et comme incarnée leur âme. Les pros-crits du Grand-Pré n'ont pas conservé leur cimetière : on les a dépossédés de la terre qu'avaient fécondée le labeur de leurs aïeux et qui gardait leurs ossements. Ils n'ont pu emporter leurs morts que dans les souvenirs ensevelis au fond inviolé de leurs cœurs dont ils ont fait l'idéale sépulture où devait vivre à jamais ce passé douloureux. Mais ils ont maintenu, malgré toute oppression contraire, l'enseignement de leur langue, et par elle ils ont sauvé sur les routes de l'exil leur nationalité en péril.

« C'est l'oubli des vivants qui fait mourir les morts. » L'héroïque fidélité des Acadiens à leur foi catholique et française a fait revivre leurs morts et leur assure, dans leur descendance renouvelée, une impérissable postérité.

Car la contrainte brutale est impuissante à comprimer l'essor d'une race qui porte en ses veines une telle vigueur. Dans vos forêts de géants, quelle force réussirait à empêcher le chêne de grandir ? En vain, pour limiter son développement, l'entoure-t-on d'un cercle d'acier. Il brise son carcan sans effort et continue de dilater son tronc vigoureux. Parfois il le garde au flanc, mais le déborde, le recouvre de son écorce tranquille et se l'incorpore au point qu'il en semble affranchi. Puis il monte

toujours plus haut, il s'épanouit toujours plus large, sous l'incompressible poussée de sa sève, malgré le fer qui l'étreint au cœur et qu'il a définitivement vaincu.

On ne s'oppose pas davantage à l'épanouissement de la vitalité d'un peuple tel que le vôtre : les persécutions mêmes fortifient sa vertu et opèrent son relèvement. La France en sait quelque chose à cette heure. L'Acadie a connu le bienfait de cette rude loi de l'humanité. Gloire à ses fils qui ont souffert pour la liberté de son âme ! Gloire à ses prêtres qui ont été les artisans de sa survivance et de son triomphe. Missionnaires errants de leur peuple à l'abandon, ils n'auraient sans doute pas trouvé grâce devant les jurys d'examen dont tout à l'heure on réclamait l'investiture officielle pour vos maîtres d'école. Mais leurs diplômes de professeurs de français et de religion furent signés par leur sang, et leur compétence authentiquée par la rare valeur patriotique et catholique qu'ils mirent au cœur de leurs frères !

En cette histoire, qui n'est qu'un chapitre de votre épopée, se manifeste, ô Canadiens, autre chose qu'un exemple de belle fierté humaine et de touchante fidélité française. Ce courageux attachement à votre langue s'expliquerait mal sans une raison supérieure. Il entre dans l'affection que vous lui témoignez un sentiment qui touche au divin. C'est que vous avez aimé en elle, avec le principe de votre parenté nationale, la source et la sauvegarde de vos croyances catholiques. Elle a été le berceau où

s'est formée votre race : elle est toujours la forteresse qui défend votre foi. Vous voulez la garder parce que c'est elle qui vous a gardés ! Vous aimez le cri de ralliement que vous a donné Zidler en un vers devenu classique, inscrit en exergue sur la médaille de votre congrès :

C'est notre doux parler qui nous conserve frères.

Vos annales et vos âmes portent la frappe d'une parole encore plus émouvante :

C'est notre doux parler qui nous conserve à Dieu.

III. — Le parler des aïeux

Au banquet officiel du congrès, dans les somptueux salons du château Frontenac, enguirlandés de fleurs et de lumières, les toasts se multipliaient...

Après d'autres panégyristes, non moins bien inspirés, M. Rivard avait célébré la richesse des vocables de France avec une science rare de leurs origines et un sentiment délicat de leur beauté... « Mots sans heurts ni secousses, dont les syllabes se déroulent comme les légères ondulations de la plaine bourbonnaise ; mots doux et rians comme les campagnes et les horizons nivernais ; mots du Berry, pittoresques, pleins de grâce et de poésie, et qui conviennent singulièrement à l'âme populaire aimante de la terre ; mots saintongeais saupoudrés de sel gaulois ; mots du Poitou, expressifs dans leur forme vieillie de la langue d'oïl et plus doux dans leurs syllabes d'origine occitane ; mots normands, aventureux et conquérants, comme des vikings venus sur des barques rouges et gardant encore les accents savoureux de la langue de Wace et la richesse des formes de l'idiome de Thévalde ; mots du « mol » Anjou, doux comme les habitants et le climat de cette province et qui peignent toute chose en rose ; mots de la Touraine qui savent rire ; mots de la Bourgogne, subtils et prime sautiers, gais et colorés, pleins d'entrain, de verve et de bonne humeur ; mots picards, rustiques et terriens, semeurs de sentiments et de sensations... »

Répondant à ces hommages d'admirateurs et d'amis, des santés françaises furent portées par M. le C^{te} Thellier de Poncheville, au nom des catholiques de son

pays ; par M. Zidler, au nom de sa muse, qui a plusieurs reprises devait chanter, en beaux vers éloquents,

Tous nos vieux mots, miroirs de nos communs ancêtres...
Nos mots, qui tous avaient baigné dans l'air de France,
Des fleurs de ses coteaux encore tout parfumés,
Du bel azur natal gardant la transparence :
Qui de nous ne les eut aimés ? . .

Les heures de la soirées passaient, délicieuses, en ces échanges oratoires d'amitié ; l'heure de minuit elle-même sonna, et une ou deux autres encore qui déjà étaient venues...

Messeigneurs, Messieurs,

Vous l'aimez donc beaucoup notre parler de France, puisqu'à l'heure tardive où nous sommes vous voulez l'entendre encore, puisque vous voudriez l'entendre toujours ! On vous a, toute cette soirée, grisés de son éloquence ; toute cette semaine, bercés de la mélodie de ses syllabes d'or. Le flot des paroles françaises aura pendant ces fêtes coulé sur la terre de Québec aussi intarissable que le fleuve qui baigne vos rives. Et s'il était permis, sans attenter à la majesté du Saint-Laurent, unique au monde, de recourir à un autre terme de comparaison, je m'excuserais de ma hardiesse en l'empruntant à Bossuet : ce jaillissement perpétuel du verbe français, ininterrompu depuis le lever du soleil jusqu'à l'aube suivante dont nous sommes tout proches, n'est-il pas semblable à ces eaux fameuses de Versailles qui ne se taisaient ni le jour, ni la nuit ?

Comme vous chérissez leur langue, vous les affectionnez à l'excès, eux aussi, vos amis de France, puisque ayant au milieu de vous tant d'autres orateurs désignés pour ce rôle, vous demandez aux pèlerins d'outre-mer de se lever tous les trois pour traduire les émotions que chacun se sent au cœur en cette fin de banquet. Sans doute l'honneur qui m'échoit vient-il de ce que vous me regardez un peu comme étant l'un des vôtres : désireuse d'affirmer sa fidélité à ses ascendants de l'ancienne patrie, votre piété filiale se plaît, en me faisant parler en ce moment, à montrer qu'au milieu de vous la voix des fils résonne toujours à l'unisson de la voix des pères.

Qu'il en soit donc ainsi que le désire votre sympathie ! Et que notre nuit s'achève et que nos âmes s'exaltent à chanter sans répit l'immortel parler de nos aïeux !

Nous l'aimions beaucoup : à l'étudier de plus près, il nous semble que nous ne l'aimions pas assez encore. Notre amour pour lui grandit à mesure que nous en connaissons mieux la richesse et la noblesse. Un à un, nous les regardons ces mots familiers à nos pères, nous les écoutons et de plus en plus nous les admirons : ils sont de si excellente facture ! Ils exhument avec eux, du vieux temps dont ils viennent, une si glorieuse histoire !

Aux jours où ils se livrent à l'inventaire du patrimoine paternel, les enfants du foyer en deuil voient réapparaître entre ses murs, sous leur regard, l'image du cher disparu qui leur a

transmis ces biens sacrés. Son souvenir reprend possession de leur pensée, son âme semble plus proche de leur âme. Ainsi, depuis l'ouverture de nos réunions, dans l'intimité de nos causeries et de nos recherches, nous nous rapprochons de nos morts qui, par les paroles traditionnelles qu'ils nous ont léguées comme des bijoux de famille, reprennent leur place parmi nous.

L'attachement commun à notre langue, supprimant toute distance à travers l'espace, nous a, d'Europe ou d'Amérique, rassemblés les uns et les autres. Il a de même effacé toute séparation à travers les âges : du monde invisible à ce séjour terrestre, nous nous sentons enchaînés par ce lien pénétrant des mêmes vocables ; nous, la génération qui chemine encore sur les routes d'ici-bas en gardant aux lèvres les mots du passé ; eux, nos grands ancêtres, qui frayèrent les sentiers où nous marchons et balbutièrent pour la première fois les termes dont nous nous servons encore. Un peu de leur vie est venue jusqu'à nous dans ces locutions où ils ont enfermé leurs pensées. Quelque chose de leur voix résonne en leur harmonie et provoque notre émoi. Leur âme y palpite toujours... Elle plane plus près de nous, plus fière de nous, en cette glorification posthume de l'œuvre qu'ils accomplirent dans leur course mortelle, et peut-être le battement de nos mains qui salue le souvenir de leur beau labeur va-t-il les faire vibrer de joie dans les profondeurs de Dieu.

En apparence, cependant, tout est modifié autour de nous. Les 27 colons qui débarquèrent de France voici trois cents ans ne reconnaîtraient pas ce soir le décor qu'ils ont connu. Alors les rives du fleuve étaient inhospitalières : comme vous avez changé cela en notre faveur ! Leurs festins et leurs veilles ne trouvaient pas à s'abriter sous le plafond opulent d'un château Frontenac : une hutte de branches était leur demeure, dont le feuillage léger suspendu ici sur nos têtes garde parmi nous le gracieux symbolisme. A l'entrée de leur campement, par l'entrebaillement de la palissade qui protégeait mal leur troupe inquiète, se fixaient déjà, pour les dévisager, des yeux attirés par l'éternelle curiosité féminine : mais sur la figure des indigènes du temps, rien ne transparaisait des qualités charmantes qui, cette nuit, au seuil de notre salle entrouverte, jettent un rayon de leur grâce sur la sombre austérité de nos habits d'hommes.

Si l'extérieur s'est transformé, et jusqu'au régime politique dont vous êtes aujourd'hui les féaux sujets, les fils sont demeurés semblables à leurs pères. Les mots que vous redites sont toujours les mots que vous ont appris vos lointains aïeux et qui, transmis avec soin, de siècle en siècle, de bouche en bouche, ont été par vous recueillis avec amour et défendus avec vaillance !

Mots encore informes des légionnaires latins et des colons de la Gaule, aux temps obscurs, des origines de la race et de la langue ; mots

plus robustes des paysans de France accompagnant de leur lente mélodie la marche de leurs bœufs dans les plaines normandes ; mots allègres des marins et des soldats oubliant au chant des refrains du pays les périls de la traversée et les fatigues des longues étapes en terre étrangère ; mots bénis des missionnaires venant éveiller les rives des grands lacs et les échos des grands bois, endormis depuis la création, pour les faire tressaillir au son du message divin ; mots des mères penchées sur les berceaux où s'enseignent aux voix innocentes les doux noms de Jésus et de Marie ; mots des enfants rieurs dont l'essaim bourdonne, près du rustique hangar familial, dans la chaude lumière de l'été ; mots des vieillards qui, à l'heure de mourir, lèguent à leurs descendants, en un dernier souffle, les traditions auxquelles ils les enchaînent pour toujours ; mots des hymnes nuptiaux, des noëls d'allégresse, des rituels funéraires... Tous ces vieux mots qui fleurent bon la terre de France se sont chargés, au cours des âges, de tant d'émouvants souvenirs, que les générations en se succédant les regardent avec plus de respect, vénérant en eux comme un reliquaire des ancêtres où demeure toujours vivante leur mémoire aimée. Ici, plus qu'ailleurs, on leur fut inébranlablement fidèle : le parler de France qui semblait, sur cette terre, voué à une destruction fatale, était destiné à y connaître la splendeur de cette merveilleuse résurrection.

Ce pourrait être l'objet d'une belle étude, fai-

sant pendant à celle de Rivarol : De l'immortalité de la Langue française.

Tous les peuples sont autorisés à se réjouir avec nous de ce privilège du français, car il appartient au patrimoine de l'humanité entière. Il fut un des glorieux artisans de ses progrès, il demeure un des meilleurs ouvriers de son avenir. Aussi n'entendons-nous pas garder jalousement pour nous seuls les bienfaits que notre langue porte avec elle : sa vertu expansive ambitionne de les répandre indéfiniment. Nous ne nous isolons pas de nos frères en lui restant attachés : par elle, nous entrons en communication avec le cœur et le cerveau du monde.

Un architecte anglais, Christophe Wren (c'est dans Joseph de Maistre que j'ai recueilli ce trait), observe qu'il faut mesurer les dimensions d'une église à la portée de la voix, de façon à ce que l'orateur sacré puisse être suivi de partout. Quand c'est un Français qui parle, ajoute-t-il, on peut établir des proportions plus grandes, car sa prononciation plus distincte et plus ferme le fait entendre mieux que les autres. La parole française monte donc plus haut et porte plus loin. Moins de nations l'emploient que l'anglais ou le russe ou l'allemand : mais tous les peuples l'écoutent et tous la comprennent.

Si elle a reçu ce privilège, ce fut pour le mettre au service de Dieu. Elle a été faite universelle et immortelle par participation au caractère catholique de l'Eglise, instituée pour tous

les âges et tous les pays. Elle doit sa vie au baptême qu'elle en a reçu, son extension à l'assistance qu'elle lui a prêtée. Le drapeau de mon pays a flotté sur toutes les plages, parce que sa hampe était taillée dans le bois de la Croix. Son verbe a retenti sous tous les cieux, parce qu'il puisait son inspiration au Cœur même du Christ et allait en prêcher l'amour à tous ses frères.

Il n'a pas cessé, malgré sa décadence apparente et passagère, de remplir cet office que nulle autre nation ne lui a encore disputé. Dieu manque à la France, et elle en souffre. Mais s'il la laissait mourir, la France aussi manquerait à Dieu et l'entreprise du salut des peuples, abandonnée par elle, resterait inachevée. Il faut donc qu'elle se relève pour que s'élève toujours la chrétienté : la miséricorde divine s'emploie à cette remontée nécessaire. Quelqu'un vient de vous le dire mieux que moi, ayant plus longtemps peiné à cette rude tâche, ayant plus douloureusement souffert de nos abattements passés. Vétérans ou jeunes soldats, tous les catholiques français portent le même espoir au cœur. Les coups qui frappent notre patrie dans sa puissance temporelle ne sont pas des condamnations à mort : en ces épreuves accidentelles, la foi nous montre des promesses de renaissance. Par les déchirures ouvertes aux flancs de nos cuirassés qui explosent ou de nos sous-marins qui coulent à pic, comme par les entailles brutales qui déchirent à vif la chair de nos colonies, ne croyez pas que ce

soit de la vie qui s'en aille : dans le sang du sacrifice s'écoulent les germes du mal, et par les plaies de la douleur rentre la croyance au Dieu de pardon et de guérison.

Canadiens français, vous pouvez contribuer à cette rénovation de notre pays : aidez-nous à lui rendre un peu de la vitalité qu'il vous a donnée, en continuant à faire exprimer à ses syllabes les pensées chrétiennes qu'elles ont apportées jusqu'ici. Si la corruption des idées et des mœurs provoque la corruption du langage, la sanctification des âmes, l'élévation des cœurs, la haute éducation des esprits, accroissent la beauté des termes en lesquels se reflète leur vertu intime. La noblesse de vues de nos ancêtres a donné l'élan à leur race et l'essor à leur parler : en gardant et en cultivant leurs traditions les meilleures, vous conservez à notre mère commune sa vocation et ses espoirs. Levons nos verres, Messieurs, à la certitude de ce triomphe. Dans quelques heures nous lèverons, nous prêtres, nos calices pour cette prière : comme la langue de la France a été la gardienne invincible de votre foi, la foi du Canada sera la gardienne bienfaisante de notre langue française !

IV. — Sur la tombe des héros de France

En vain redoublaient-ils les fureurs de leurs haines,
Au réseau de leurs lois partout nous enserrant ;
On peut dans des cachots charger les corps de chaînes,
On n'asservit pas l'âme en son parler vibrant !

ZIDLER.

Aux portes de Québec, sur la plaine qui fut témoin des suprêmes résistances des Français à l'envahisseur, s'élève une colonne commémorative au millésime de 1760. C'est la date d'une victoire sans lendemain, la dernière, remportée par le chevalier de Lévis.

Une impressionnante cérémonie patriotique y rassembla, le Dimanche, la foule innombrable des manifestants, entraînée par le défilé militaire des délégations de la Jeunesse catholique, des Gardes de la province, et des Zouaves pontificaux dont l'uniforme toujours populaire se tramet de père en fils dans les familles canadiennes.

Le superbe cortège ayant déposé trois couronnes sur le socle des statues de Mgr de Montmorency-Laval, de Champlain et de Montcalm, vint se grouper en plein air, au pied de ce *Monument des Braves*, appelé aussi Monument de la Revanche. Plusieurs allocutions y furent prononcées, glorifiant la vigueur de la race qui sut mourir pour son drapeau et la fierté de ses fils qui savent se souvenir.

Messeigneurs,

Mes chers amis,

Honneur à la ville de Québec qui nous donne un spectacle si réjouissant pour les yeux et si réconfortant pour les cœurs ! Honneur à son clergé, traditionnel artisan de toutes ses grandes entreprises religieuses et nationales ! Honneur à ses magistrats qui veillent au respect des franchises communales et qui assurent l'accroissement de la prospérité publique ! Honneur à sa jeunesse, sœur cadette de notre jeunesse catholique française, au front de laquelle rayonnent, ici comme la-bas, tant de nobles espoirs, dans l'âme de qui palpitent de si chevaleresques sentiments ! Honneur à son peuple de travailleurs, courageux et probes dans leur labeur, inébranlables dans leur foi, aux familles fécondes, aux paroisses vivantes, au splendide avenir ! Honneur à vous tous, congressistes du Parler français, qui êtes les hôtes de la cordiale cité et les associés de cette triomphale manifestation, tous loyaux citoyens de l'empire britannique, tous enfants affectueux de la vieille France ! Mais honneur surtout, honneur toujours, à ceux que nous sommes venus saluer ici, aux héros qui sur cette plaine ont versé leur sang pour la patrie et dont la cendre repose sous ce mausolée, jusqu'au jour de l'universelle résurrection du royaume des cieux !

S'il fallait élever un monument à tous les

braves de notre race qui moururent héroïquement comme les compagnons du chevalier de Lévis, la chaîne des Laurentides n'aurait pas assez de pierres pour leur construire leur piédestal de gloire, et sur le sol de votre ville, le souvenir des exploits des morts disputerait la place nécessaire aux vivants. Si nous voulions manifester en tous les lieux qu'illustra notre bravoure française, il ne suffirait pas d'un défilé de deux heures dans les rues de Québec : vos fanfares et vos drapeaux devraient entreprendre un interminable pèlerinage sur les voies qui, d'un pôle à l'autre, sillonnent l'immensité.

Car le sang de France, comme sa langue, s'est répandu partout. Langue faite pour dire des mots sublimes, sang destiné à couler pour les plus nobles causes, ils ont jailli tous deux d'un même cœur généreux, épris d'enthousiasme pour tout ce qui sert les intérêts du Christ et de l'humanité. Et c'est un anglais, Shakespeare, qui a rendu ce bel hommage à notre histoire : « La France, ayant ceint sa cuirasse, se montra sur tous les champs de bataille où l'appelaient le zèle et la charité, comme le propre soldat de Dieu. (1) »

Ils sont apparus sur toutes les routes du globe et se sont jetés dans toutes les mêlées nos hardis combattants. Volontaires de 92, qui s'en allaient, la cocarde tricolore au chapeau, met-

(1) The King John.

tre en fuite l'envahisseur et promulguer à la face des nations le code nouveau des droits de l'homme, droits illusoires, hélas ! qui devaient être plus d'une fois principe de servitude. Zouaves de Mentana et de Castelfidardo, où fraternisaient Français et Canadiens, l'image du Sacré-Cœur cousue à leur dolman bleu, résolu à défendre jusqu'au martyre les droits du Pape, garantie de vraie liberté pour les âmes et pour les peuples. Tous ont lutté avec vaillance et sont tombés en héros ! Paix à leurs cendres ! Que leurs âmes reposent en la paix de Dieu !

Ceux qui combattirent ici n'ont pas connu la récompense du triomphe. Car leur victoire fut courte, et le joug, un instant brisé par leur suprême effort, retomba sur les épaules de leurs descendants. Honneur à eux, cependant ! Le sang versé n'est jamais stérile. De leurs souffrances fécondes et de leur mort, ils ont acheté la délivrance de leurs frères. Le conquérant d'alors, contre lequel ils se soulevaient, fut vaincu par ce peuple indomptable dont il se croyait le maître. A sentir ses sujets canadiens si résolu dans leur résistance, l'Angleterre comprit qu'il était nécessaire de gagner leur estime et d'obtenir leur loyalisme en leur reconnaissant la pleine jouissance de leurs droits. Et c'est ainsi que la défaite des braves de Lévis prépara l'indépendance pacifique de leur race française et la liberté de leur foi catholique.

Qu'ils soient donc consolés et glorifiés dans

leur tombe ! Ils s'y sont endormis comme ce curé lorrain, ancien soldat de la guerre allemande, qui demanda qu'on l'ensevelit la tête couchée sur un drapeau tricolore, attendant, en son cimetière des pays annexés, qu'une sonnerie française vint le faire surgir de son cercueil. Depuis 150 ans ils montent leur faction, eux aussi, et guettent la clameur amie qui les réveillera dans la nuit de leur sépulture.

Sentant, autour de leurs os, trembler le sol sous la marche magnifique de vos bataillons nouveaux, ils s'émeuvent à cette heure et du fond du passé où ils sont disparus, leur voix vous interroge. Qui vive ? Qui êtes-vous, jeunes soldats ? — Nous sommes la Jeunesse Catholique Franco-Canadienne. Sous un drapeau différent du vôtre, mais respectueux de nos traditions, nous sommes vos vrais fils, les défenseurs de votre patrimoine, les continuateurs de votre œuvre, les préparateurs ambitieux d'un grand avenir pour notre pays !

Si vous aviez un jour besoin, jeunes gens, de reprendre confiance dans les destins du Canada et dans la vigueur du sang de France, c'est ici qu'il faudrait venir puiser du réconfort, au creux de ces sillons et à l'évocation de ces souvenirs. Vous y apprendrez à ne jamais désespérer des causes qui semblent perdues. Elles ne le sont que si leurs défenseurs perdent courage, car on n'est définitivement vaincu que si on n'a plus la volonté de vaincre. Mais quand on est décidé à lutter jusqu'au bout, tôt ou tard, Dieu aidant, on finit par être vain-

queur. Soyez toujours, vous, des entêtés de l'espérance !

Ne doutez pas davantage de la puissance de renouvellement que Dieu a mise au cœur de votre mère la France. Sa jeunesse, comme la vôtre, lui donne tant de joie et d'espoir ! Elle grandit dans la prière, dans le travail et dans l'action, apportant avec elle la promesse riante des renouveaux qui sont proches. Si le Christ bénit ses saintes ambitions, elle rendra aux baisers de son amour l'âme de son pays !

Oui, priez pour cette œuvre de régénération, priez beaucoup. Mais cessez de pleurer, car l'heure des hivers est passé et voici que la vie recommence à sourdre à travers nos plaines où déjà s'épanouissent les fleurs d'un printemps religieux.

Ecoutez ! Du fond de la vallée monte en ce moment jusqu'à nous le chant d'une cloche qui tinte pour l'office du soir. Les clochers de France laissent, en ces jours, tomber dans la nue les mêmes notes de paix. Après avoir fait pleurer leur glas funèbre sur nos ruines, ils s'accordent pour se tenir prêts, quand Dieu voudra, aux sonneries d'allégresse saluant l'aube de la résurrection.

Regardez ! Près de moi, à cette estrade, replié sur lui-même, notre fier drapeau tricolore est maintenu autour de sa hampe. Un simple fil le retient. Qu'une main brise son nœud, et joyeusement, sous la caresse du vent qui passe dans l'air, il se déroulera de nouveau sur nos têtes, éclatant et triomphant. Elles se dénoue-

ront aussi, soyez-en certains, les dernières attaches qui ont tristement resserré le drapeau de la France catholique. Elles tombent déjà une à une. Dieu achèvera de les rompre toutes, à l'heure marquée par sa Providence et méritée par notre labeur. Et vous le verrez encore se déployer sous un ciel d'azur, au clair soleil de la foi, et frissonner aux souffles généreux de la charité, l'étendard de nos pères que feront flotter bien haut les mains de leurs enfants !

Je vous donne rendez-vous au vieux pays pour y contempler ce triomphe. Vous y viendrez inaugurer avec nous le monument de la Revanche qu'à notre tour nous élèverons en mémoire des militants de ces mémorables entreprises françaises et chrétiennes d'aujourd'hui. Ce sera notre Revanche à nous, la Revanche du Christ, vainqueur du mal dont nous souffrons, triomphateur de paix et d'amour par qui revivront nos grandeurs passées !

La manifestation se dispersa au chant de l'hymne canadien :

Jadis la France sur nos bords
Jeta sa semence immortelle,
Et nous, secondant ses efforts,
Avons fait la France nouvelle.

O Canada, rallions-nous
Et près du vieux drapeau, symbole d'espérance,
Ensemble chantons à genoux :
Vive la France.

V. — La langue française et l'apostolat catholique

O langue française, c'est toi qui as été l'élue du Seigneur. Le Christ t'a prise dans ton berceau et t'a sacrée de ses mains pour être son porte-parole. Tu as eu l'incomparable honneur d'être désignée pour succéder aux idiomes d'Athènes et de Rome dans la propagation de l'Evangile. C'est toi l'ange du salut et le missionnaire des nations.

(Mgr GUERTIN, évêque de Manchester)

Le dernier jour du congrès, un magnifique hommage fut rendu, du haut de la chaire de la cathédrale, à l'imprescriptible mission religieuse des paroles françaises. L'Evêque de Manchester confirmait ainsi, de son autorité de prélat américain, les déclarations très louangeuses du Délégué apostolique en l'honneur de « la langue de presque tous les apôtres » et l'éloquente action de grâces récitée par Mgr Paquet, de Québec, a « ce parler hardi, généreux, apostolique, qui a bien mérité de l'Eglise ».

Sous l'inspiration de ces mêmes sentiments de foi et de reconnaissance, le soir, dans une séance à jamais mémorable, Mgr Roy invitait son auditoire frémissant à renouveler avec lui l'unanime promesse de maintenir toujours à son rang d'honneur, au pays canadien, la langue de la civilisation chrétienne. « En 1760, ils

n'étaient que 60.000 pour la défendre : ils l'ont sauvée. En 1912, nous sommes 3 millions pour la parler, la propager. Ce serait une honte qui ternirait à jamais notre mémoire si nous laissions amoindrir le prestige et l'influence d'un verbe que Dieu envoya ici pour continuer la conquête des âmes au Christ... Messieurs, c'est le serment de mes lèvres et de mon cœur, c'est le vôtre. Le rocher de Québec en reçoit la solennelle formule. Demain les échos s'en répercuteront de province en province et tous les Canadiens français n'auront plus qu'une âme pour redire avec nous : O cher palais de France, que ma langue s'attache à mon palais si jamais elle t'oublie ! »

C'est à cette réunion de clôture que fut prononcé ce discours.

Messeigneurs, Mesdames, Messieurs,

Il s'achève donc le long poème d'amour préparé avec tant de soin, composé avec tant d'art, qu'à la gloire du verbe français vous êtes venus, en foule innombrable, d'une même voix, réciter ici.

Il s'achève, mais pour se prolonger demain en chacun des pays où vous vous disperserez, pour se poursuivre un jour sur les lèvres de vos fils, pour se perpétuer toujours en leur descendance au sein de laquelle les échos de ce triomphe et de notre langue ne s'interrompent jamais. Car notre parler traditionnel sortira de ces assises glorifié dans son œuvre ancienne et assuré de son impérissable avenir. Avec la fierté de son passé, ce congrès aura fortifié en nous la volonté de lui préparer de nouveaux destins dignes de sa haute mission. Il

vous fut facile ce serment d'immortalité que vient de lui faire votre enthousiaste assemblée : sa vie d'hier est la garantie de son éternelle survie.

Privilège d'une langue aimée entre toutes les langues, unique à se maintenir là où sombrent les autres — c'est votre histoire, ô Franco-Américains ; unique à renaître là où elle paraissait morte — c'est votre miracle, ô Acadiens ; seule capable de donner ce spectacle qui depuis huit jours attire vers nous le regard surpris des deux mondes. Sur le rocher de Québec où elle était, il y a un siècle et demi, privée du soutien des armes françaises et condamnée par la force de l'Angleterre victorieuse, nos fêtes l'ont présentée en une apothéose, saluée avec respect par sa Majesté le Roi Georges V et bénie avec tendresse par sa Mère la France.

Votre culte filial envers elle a quelque chose d'une piété religieuse. Consacrées par vos pères, ses paroles vous sont plus sacrées encore pour vous avoir enseigné la foi de Dieu. Avec l'écho de vos aïeux, l'accent du Christ vibre en elles, et dans leur sonorité harmonieuse et douce vous reconnaissez le chant des cloches qui ont sonné votre baptême. C'est son plus beau titre à votre culte et c'est sa gloire que nul ne peut lui ravir ; elle a prêché l'Évangile au monde, elle l'a répandu plus abondamment que partout ailleurs dans les terres et les âmes du Canada.

Vous avez voulu, Messieurs, que cette épopée chrétienne de la langue française fût rappelée

une dernière fois devant ce grand auditoire par un Français d'aujourd'hui. Soyez remerciés d'une attention dont je dois oublier combien elle est flatteuse pour ma personne, ne voulant connaître que son réconfort à mon patriotisme. Car un tel choix atteste votre certitude que la mission du vieux pays n'est pas terminée, et cette déclaration solennelle que vous en faites si délicatement avive la confiance qui chaque jour s'accroît en nos cœurs. J'oserai donc, sans témérité, entreprendre d'établir que, malgré les vicissitudes des temps et les fautes des hommes, les paroles de France portent en elles des aptitudes glorieuses qui les désignaient providentiellement pour devenir la langue par excellence de la civilisation et la langue de préférence de l'évangélisation.

I

Sa vocation, le français la doit tout d'abord à une sorte de prédestination philologique. Il est d'origine latine immédiate, et c'est déjà un bienfait religieux que cette parenté étroite avec Rome, mère et maîtresse de toutes les églises, mère et maîtresse de notre langue. Un héritage se garde plus intact quand on le reçoit de provenance directe que lorsqu'il est transmis en ligne collatérale. A employer les mêmes termes, à penser avec les mêmes tournures de langage, on s'expose moins aux risques de déformation et aux difficultés qui naissent des malentendus.

Notre peuple a l'avantage de faire retentir l'affirmation publique de sa foi dans des vocables presque identiques à ceux dont est formée la prière du Pape. Les moins instruits de nos fidèles savent ce qu'ils disent quand ils récitent leur symbole : *Credo in sanctam Ecclesiam catholicam et apostolicam*. Ils n'ont que faire, pour traduire le formulaire officiel de leur croyance, des dictionnaires falsifiés par l'hérésie ni de l'interprétation subtile de l'exégèse protestante. Grâce à leur langue, leurs âmes comme leurs mots ont leurs racines en terre romaine. N'est-ce pas l'une des raisons pour lesquelles les peuples latins sont restés les plus attachés à la chaire de Pierre ?

Cette filiation nous vaut d'autres privilèges : la Rome antique, en fournissant le plus grand nombre des mots de notre vocabulaire, nous a légué aussi quelque chose de ses fortes vertus.

Ce qui fait la gloire impérissable et l'incomparable supériorité de la langue classique, c'est son génie d'ordre qui met toute chose à sa place et garde en chacune la parfaite mesure. Langue de certitude et d'autorité, ennemie de la fantaisie et de l'indécision, elle se distingue par la précision des termes, la concision du style, la liaison des pensées l'une à l'autre, le déroulement logique de la période, la distribution régulière et l'enchaînement des parties du discours. Idiome magnifique, fait pour exposer le droit et pour exprimer l'absolu, il portera sans fléchir, sur sa charpente puissante, les vérités éternelles. Il s'offrira à tra-

duire pour l'usage des hommes l'ineffable parole de Dieu sans en affaiblir la majesté. Il la conservera dans ses admirables formules dogmatiques sans l'altérer ni la corrompre au cours du temps. Aussi l'Eglise fera-t-elle de la latinité la gardienne de sa doctrine.

La France a reçu de son aïeule ce solide équilibre moral de l'esprit et du langage, ce goût de l'ordre et de la logique qu'elle a sans cesse cultivés au contact intime des grandes œuvres classiques et auxquels son caractère propre devait ajouter quelque chose.

Par la suppression des désinences casuelles, l'emploi du tour direct l'a conduite à adopter la disposition la plus rationnelle pour sa période. Au lieu de laisser prendre aux mots la place demandée par l'intensité de la sensation ou le caprice de l'harmonie, elle leur impose le respect du rang que leur assigne la raison toute pure : c'est d'abord le sujet, puis le verbe, puis le complément. L'oreille et l'imagination ne sont plus les guides du cheminement de la phrase. La fantaisie individuelle n'est plus libre d'en modifier la courbe normale au gré du rêve ou au profit de la passion. Tout est commandé par la loi d'une syntaxe rigide qui exclut les tournures ambiguës, se refuse aux hardieses périlleuses et prévient ainsi l'égarement de l'esprit dans le labyrinthe des inversions. En serrée dans cette règle sévère, la marche de la pensée est parfois moins pathétique, mais elle est toujours plus sûre, ne pouvant se faire qu'en ligne droite : heureuse contrainte qui fa-

vorisera l'exposition loyale de la vérité, et se prêtera mal à la dissimulation de l'erreur.

Le français se trouve donc être, par tempérament, amoureux de méthode et de franchise, si passionné de logique qu'il conduit vivement ses principes jusqu'en leurs extrêmes conséquences et parfois même au-delà de ce qui est raisonnable et prudent, si exact par exigence interne que le faux y détonne comme un instrument mal accordé. L'improbité répugne naturellement à son génie. Ce qui est captieux, roué, fuyant, ambigu, ne se sent pas à l'aise dans cette prose lucide : c'est la langue où il est le plus difficile de mentir. Elle dit tout ce qu'elle pense, et elle dit bien ce qu'elle veut dire. Ce qui n'est pas clair n'est pas français. Mais traduit en français, ce qui demeurait obscur ou équivoque devient intelligible à tous. Les diplomates emprunteront son style de lumière pour rédiger leurs conventions afin de se mieux comprendre : par cette éminente aptitude à clarifier ce qu'il touche, il se montre déjà qualifié pour son rôle d'interprète des enseignements de la foi.

Au-delà des Alpes et des Pyrénées, ses sœurs latines, plus éclatantes et plus chantantes, ont des avantages qu'il ne possède pas au même degré. L'espagnol le dépasse en solennité et en sonorité. L'italien en douceur et en couleur. Mais ces qualités ne sont pas sans péril. Laisées à elles-mêmes, sans contrepoids, elles souffrent de leur propre excès. Elles éblouissent l'esprit de leur perpétuel éclat, l'alanguissent

dans la mollesse de leur chant, ou le fatiguent de leur pompe monotone. La vigueur de la pensée risque de s'y énerver et sa simplicité de s'y corrompre. Le mouvement du discours s'embarrasse aux plis de la période ample et redondante qui grandit tout ce qu'elle enveloppe. Dégagé de cette étoffe trop somptueuse et chatoyante, le français sera la parure de bon goût, souple comme une robe de lin, qui habille l'idée d'un art discret, la laissant toute simple à voir et toute prête à l'action. Equilibrant ses dons variés l'un par l'autre, évitant à la fois la raideur et le sans-gêne, sachant être tout ensemble naturel et distingué, mélodieux et ferme, léger et musclé, il deviendra, au terme d'un long travail de perfectionnement, l'instrument affiné de la culture humaine, digne d'être élu un jour comme le revêtement délicat de la pensée divine.

Il doit encore une part de ses vertus linguistiques à la terre où il s'est développé.

Les langues, comme les peuples, se rattachent à leur sol par une étroite affinité. Elles reflètent les couleurs du ciel qui les ont vu naître ; elles portent l'empreinte des horizons qui ont inspiré leurs écrivains et le cachet de la nature dont elles ont décrit les splendeurs. A force d'être vues, ces choses entrent dans l'âme. A force d'être chantées, elles laissent dans les mots un peu de leur physionomie.

Les paysages de la France « tant jolie », la « moult délectable » que chérissaient nos pères, sont faits de mesure et d'harmonie. D'autres

contrées ont plus de magnificence : des montagnes plus hautes, des plaines plus étendues, des fleuves plus larges, une végétation plus luxuriante. Leurs beautés sont plus grandioses, mais plus heurtées. Au pays de France, tout est modéré, tempéré, équilibré. « La nature a chez nous l'ondolement et la grâce, quelque chose qui rit, qui flotte et se renouvelle. Elle caresse et n'éblouit pas... (1) » C'est la patrie du juste milieu où l'on ne souffre ni des trop longs brouillards, ni des miroitements brûlants d'un soleil de feu. Sous la fine lumière d'un ciel indulgent, les horizons se déroulent avec régularité, en ondulations gracieuses, dans le charme de leurs pentes douces, de leurs contours nets, de leurs teintes souriantes, comme les perspectives de la pensée se déploient avec calme dans la composition d'un ouvrage bien ordonné.

Une œuvre de prose française, ce devra être ce paysage de France : pas un nuage à l'horizon, pas une brume sur la pensée, mais de la limpidité dans le style, un dessin ferme, mettant bien en relief l'idée principale, sans écraser dans l'ombre les nuances les plus délicates ; par dessus tout un large plan d'ensemble qui permette de regarder droit et de voir loin, qui invite l'esprit à monter haut et à planer à son aise, dans la pleine lumière, avec des échappées de tous côtés.

(1) Jules Lemaitre.

De ces panoramas visibles et d'un don qui lui est propre, notre langue a reçu enfin un goût élevé, qui achève de la prédisposer à sa fonction religieuse.

Les littératures étrangères ont des monuments qui seront l'éternel honneur de l'esprit humain. Mais il est rare que leurs plus belles inspirations ne soient pas inégales et sur quelque point légèrement outrées. Beaucoup ont des images forcées ; leurs métaphores sont d'un degré plus élevé que les nôtres, et c'est souvent un degré de trop. Chargées en abondance de sons et de couleurs, elles sont plus passionnées, jusqu'à en devenir facilement sensuelles.

Par son amour du trait juste et du dessin sobre, sans tons criards, sans empâtement disgracieux, le génie français est mis en garde contre cet excès de sensibilité et cette séduction de l'imagination qui peuvent préparer, à la faveur même d'une religion sentimentale, un envahissement de paganisme. Le sens de la nature, qui mit longtemps à se développer dans ses lettres, est demeuré assez réservé, presque timide chez beaucoup de ses écrivains dont les descriptions ne sont que des aquarelles. Par là s'évite habituellement chez lui le péril d'un évanouissement panthéiste de l'homme dans le monde, cette langueur de rêve, ce vague de vision, qui laissent imprécise la frontière entre les puissances de la nature physique et l'âme toute enveloppée et pénétrée par leur action.

Certains idiomes font ramper l'esprit en l'a-

lourdissant de leur pesanteur matérielle. Le français, par sa tournure idéaliste, le dégage plutôt de l'oppression des choses tangibles. Il néglige volontairement la part d'animalité qui est en nous et par laquelle nous tenons aux êtres inférieurs. Il considère de préférence la création et l'humanité par leurs parties les plus hautes, sous l'aspect qui les rend les plus saisissables à l'intelligence. Il se complait plus à exposer des idées qu'à provoquer des sensations et, en son état normal, n'admet la sensation que sous une forme épurée qui la rapproche de l'idée. Son élan naturel le porte à s'élever vers les vues générales et les principes supérieurs où l'esprit domine.

Sans doute, sa littérature, ainsi que celle des autres peuples, connaîtra des périodes de décadence, et elle aura ses tares, parfois plus graves que d'autres. Mais elles seront amenées d'ordinaire par des influences étrangères, comme le romantisme dont l'origine est germanique, comme la pornographie dont les industriels parisiens sont loin d'être tous des Français. Par ses tendances propres, notre langue réagira contre cette violence infligée à son bon goût. Elle ne sera jamais si bien elle-même qu'au grand siècle, quand elle recevra son inspiration de la pleine foi spiritualiste et qu'elle donnera dans ses chefs d'œuvre le spectacle d'une humanité affranchie, autant qu'elle peut l'être, des servitudes de la matière, et gouvernée par la seule raison. Si le Catholicisme est essentiellement une lutte de l'esprit contre la chair,

ces tendances spiritualistes lui recommanderont le français comme un de ses auxiliaires les plus précieux.

Il est donc en droit, notre noble parler de France, d'ambitionner une place hors pair au service de Dieu. Toutes les langues ont à rendre hommage au Maître de la création. Toutes s'honorent en le glorifiant chacune selon ses ressources et son génie. Il s'en trouvera de plus riches que la nôtre pour diamanter de la magnificence de leurs décorations l'ostensoir au cœur duquel sera enchassée et exposée la doctrine du Christ. Mais nulle ne fournira un cristal aussi limpide pour recueillir, comme dans une custode transparente, la divine lumière et à travers cette enveloppe toute pure la faire briller sur l'univers, dans le rayonnement de sa splendeur immaculée.

II

Instrument privilégié d'exposition de la vérité, le français sera encore pour elle un instrument d'une rare puissance d'expansion.

Car s'il a recueilli du sang latin plein ses veines, il a surtout gardé dans ses moelles toutes les vibrations de l'âme gauloise. L'esprit de la race est passé en lui : ils sont faits l'un et l'autre pour courir le monde et remuer l'humanité.

Le peuple dont il est la voix est profondément humain. Sa sympathie prompte, son ca-

ractère ouvert, affable, enjoué, confiant en lui-même et en autrui, se plaisent aux relations sociales. Son humeur l'invite sans cesse à se répandre au dehors. D'un entrain endiablé, d'une verve intarissable, d'un enthousiasme débordant, ses fils ne peuvent d'ordinaire ni rester au repos ni rester en silence. Ils ont, ils ont eu surtout, la passion de l'aventure, la vocation du risque à affronter, le besoin d'aller de l'avant, plus avant que quiconque, par vanité peut-être, par bravade encore, par vraie fierté de cœur aussi.

Le territoire où ils sont établis favorise ces dispositions d'audace et d'élan. Leurs frontières terrestres et leurs rivages ont ouvert devant eux des routes qui s'étendent à travers tout le globe. Placée au carrefour des grands pays d'Europe, la France est en même temps établie à l'avant-garde des vieilles terres, dans la direction des continents nouveaux. Nation de pionniers, elle fournira des légions d'explorateurs qui fraieront aux peuples les voies de l'avenir, cinglant les premiers vers les horizons lointains et s'envolant vers les cieux encore inaccessibles, coureurs de mers, coureurs de bois, coureurs d'azur. Race d'offensive, elle s'élançera sabre au clair, au galop de ses hardies chevauchées, à travers tous les champs de bataille à illustrer de ses exploits, et elle traversera les océans l'Évangile en mains, au balancement de ses caravelles, cherchant des plages inconnues à conquérir au Christ. Terre de feu, terre de volcan, les idées seront chez

elles une lave en perpétuelle fusion. Le bien et le mal bouillonneront dans ce creuset incandescent. Quand l'explosion grondera, l'univers entier en sera ébranlé et verra sur ses plaines, en larges coulées, se précipiter le torrent mêlé de vérité et d'erreur. C'est la Croisade qui passe, ou c'est la Révolution, un peuple en armes saintes ou une foule en délire. Quoi qu'on en pense, qu'on l'acclame ou qu'on la maudisse, on devra marcher derrière elle, et la suivre. « Quand Dieu veut qu'une idée fasse le tour du monde, il l'allume au cœur d'un Français. »

Ce sont ses idées plus encore que ses armes que la France a la rage de promener partout. Ses ambitions intellectuelles débordent immensément le champ de ses dominations territoriales, et elle abandonne avec trop d'insouciance à d'autres l'empire des mers et le sceptre des affaires pourvu qu'elle conserve le royaume des idées et la direction des esprits.

Elle ne peut se résigner à penser seule, étant incapable de garder pour elle ses convictions, ses découvertes, ce qu'elle appelle parfois ses conquêtes. Il faudra que sans répit, elle aille haranguer son prochain au delà de ses frontières, qu'elle l'évangélise et qu'elle l'endocctrine, qu'elle l'entraîne surtout. De bon ou de mauvais gré, elle agitera les autres peuples de son agitation, elle les animera de ses enthousiasmes ou les excitera de ses folies, n'acceptant jamais de les laisser tranquilles quand elle est elle-même émue, ce qui est presque son état habituel.

Cette ardeur de prosélytisme est passée dans sa langue et lui a fait un tempérament d'entraîneur de monde. Sa parole a reçu des vieux Gaulois leur humeur vive et hardie, un instinct de combativité, leur besoin de convaincre autrui. Fiévreuse et pressante dans l'attaque, ardente à la réplique, elle monte à une tribune avec la furia irrésistible de leurs troupes s'élançant à un assaut. Elle est bien la sœur de l'épée française, destinée, elle aussi, à guerroyer sans cesse. Ses mots sont des coups de clairon. Elle crierà : en avant, à la baïonnette ! et à son appel les bataillons frémissants s'élanceront aux charges folles et aux morts héroïques. Elle crierà encore : Dieu le veut, Dieu le veut ! Et à la voix de Pierre l'Ermitte, de Bernard de Clairvaux et d'Urbain II qui sont gens de chez nous, la chrétienté soulevée s'en ira délivrer le tombeau de son Dieu. Aux accents troublants de la « Marseillaise » elle proclamera aux peuples qu'ils sont tous frères, tous libres, et fera trembler les trônes de leurs rois. Aux accents enflammés de ses missionnaires elle leur annoncera la bonne nouvelle du salut par le Christ et établira sur toute l'étendue des terres habitées le règne de l'éternel Souverain.

Nul ne peut rester indifférent à ce qu'elle dit. Aussitôt que sa grande clameur retentit sous les cieux, elle en réveille tous les échos. Les nations se dressent et écoutent, inquiètes de savoir quel appel leur jettent ses notes puissantes, haletantes, passionnées.

Aucune autre voix n'a remué comme elle,

jusqu'en son tréfonds, l'âme humaine. Aucune, si ce n'est celle de l'Église qui souvent se confondait avec la sienne, n'a exprimé des sentiments qui aient fait plus de bien et plus d'honneur à l'humanité. Même quand son timbre d'or était faussé par la chimère, ses sonorités étaient hautes toujours.

Elle fut la première à parler de fraternité au-dessus des frontières ennemies ; la plus courageuse à opposer la protestation du droit devant la force lâchement tyrannique, à plaider la pitié pour les vaincus et la justice pour les opprimés. Chaque fois que la rumeur d'une plainte lointaine est arrivée jusqu'à elle, montant d'un peuple qui râlait sous le talon brutal de son vainqueur — c'était le Liban, c'était la Pologne, c'était la Grèce, ce fut aussi l'Irlande — la France répondit, même seule, avec abnégation, se sacrifiant à ce qu'elle estimait être sa mission humanitaire, donnant au monde le spectacle d'un pays qui dirigeait sa conduite dans les affaires internationales non dans un bas esprit de lucre ou par une stricte préoccupation d'intérêt, mais avec un chevaleresque souci d'équité, parfois même de générosité mal comprise et dommageable à son droit.

Les états civilisés doivent à ses inspirations les plus nobles mouvements qui les aient soulevés. Son *sursum corda* les a arrachés à leurs considérations utilitaires pour les convier à des œuvres désintéressées. A travers leurs égoïsmes nationaux, elle a fait passer de larges courants de sympathie universelle et dans leur

conscience elle a mis des notions d'honneur et de droit qui constituent aujourd'hui la meilleure part de leur patrimoine commun.

Ses fautes et ses malheurs ne peuvent lui faire perdre, en quelques années, le mérite de ces bienfaits qu'elle a prodigués au cours des siècles. Si le souvenir s'en effaçait de la mémoire des peuples, tributaires ingrats de ses longs offices, l'histoire cependant le conserverait toujours à sa louange et témoignerait qu'en des périodes incomparablement glorieuses la langue française fut, à certains jours, comme la langue même de l'humanité.

III

Mais son destin le plus magnifique, couronnant cette longue suite de gloires, a été d'être la langue première née et toujours préférée de l'apostolat catholique : car elle devait faire mieux que de donner son vocabulaire au monde, elle fut appelée à le prêter à Dieu.

Gesta Dei per Francos : ce résumé de notre histoire est grand et son souvenir émeut encore de fierté notre épée. Disons ici une devise plus belle parce que toute pacifique : *Verba Dei per Francos*. Pour évangéliser l'univers, le Verbe divin emprunta les lèvres et les syllabes de France.

C'est par elles qu'il prononcera les grandes paroles qui achèveront de faire connaître les magnificences de sa révélation. Quand le Sauveur entr'ouvrira sa poitrine adorable pour

montrer à ses frères les profondeurs encore incomprises de son insondable amour, c'est en bon français qu'il dira à une religieuse de Paray-le-Monial les mots de feu destinés à réchauffer l'humanité glacée d'indifférence et d'égoïsme : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... » Quand le Ciel soulèvera ses voiles d'azur pour laisser admirer à la terre la splendeur sans ombre de sa Reine, c'est encore à une paysanne de chez nous que s'adressera son message et c'est dans le langage populaire de Bernadette Soubirous que Marie fera entendre son véritable nom : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Ces sublimes mystères, ce sont nos prédicateurs et nos vocables qui les ont proclamés avec le plus de retentissement à tous les vents de l'espace. Maisonneuve aimait à s'intituler : le chevalier servant de Jésus et de Marie. Notre langue peut revendiquer le même titre de gloire : nulle ne fut associée comme elle au service du Dieu fait homme et de sa sainte Mère. Dès ses premiers jours, au baptistère de Reims, alors qu'autour d'elle les peuples enfants ignoraient encore l'Évangile et balbutiaient des dialectes impuissants, la Fille aînée de l'Église reçut son mandat d'annoncer le royaume de Dieu à toutes les créatures. Va, fille de Dieu, va ! Et semeuse au geste large, elle entreprit de faire le tour du monde pour l'ensemencer de vérité.

In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum. Comme la voix

des apôtres, sa voix, traversant les continents et les océans, a rempli l'immensité. D'autres langues se sont depuis universalisées, mais ce fut par l'expansion de leur commerce : la sienne fut parlée sous toutes les latitudes parce que sous tous les cieus se déployait son irrésistible apostolat.

Avant que le feu ne s'allumât au cœur des locomotives et des paquebots, la flamme du zèle brûlait la poitrine des missionnaires francs. Devançant les trafiquants de comptoirs et les manipulateurs d'or, ces hardis convertisseurs d'âmes tendaient la voile de leurs frères embarcations aux souffles des mers, remontaient les rivières dans les flancs d'une écorce de bouleau, à la recherche des peuplades les plus reculées et pénétraient dans la nuit des forêts sauvages et des âmes païennes, qu'ils illuminaient de la splendeur des enseignements divins. Si nous interroignons une à une les nations qui aujourd'hui croient au Christ, leur demandant quels étaient ces étrangers qui se penchèrent sur leur berceau, quelquefois sur leur tombe, pour leur apprendre la sainte doctrine de vie, elles feraient presque toutes la réponse de Jeanne examinée sur le caractère de ses mystérieux visiteurs du ciel : « Ils avaient la voix douce et ils parlaient français. »

Si ce ne fut pas la langue le plus habituellement usitée dans les sociétés en commandite, ce fut la langue traditionnelle des sociétés de Missions étrangères.

Dans la perpétuelle bataille qui se livre ici-

bas contre l'idolâtrie, quelle nation a fourni à l'Église une telle armée, aux rangs aussi pressés, à l'ardeur aussi infatigable ? Mise en marche à l'aube des temps nouveaux, elle fut presque seule, pendant des siècles, à porter le poids du jour et de la chaleur, se recrutant toujours, ne s'arrêtant jamais, dans son ambition magnanime de reculer indéfiniment les frontières du royaume chrétien.

Malgré la loi Lavergne, bien des voies de communication ne portent pas, dans la province de Québec, d'indication française. De par la loi de la Providence, les chemins de la rédemption ouverts sur la terre d'Amérique sont presque tous marqués de noms français. D'une extrémité à l'autre de votre vaste Dominion, ce sont nos religieux et nos religieuses qui ont apporté dans les pans de leur robe noire ou sous les plis de leur voile les trésors de la vérité. Jusqu'au fond des provinces de l'Ouest, défricheurs de forêts et défricheurs d'âmes, ils sont allés droit devant eux, plantant la hache dans les vieux chênes et la croix dans les cœurs. Par une route de cinq cent lieues qui rattache à Québec, première métropole catholique de l'Amérique, la vallée du Mississipi et la Louisiane, nos pères et vos pères ont parcouru les quatre-cinquièmes des États-Unis où ils ne songeaient qu'à gagner un empire de plus à Dieu. Pendant qu'une flotte étrangère se massait sur les côtes de l'Atlantique, prête à leur ravir leur domaine du Nord, ils continuaient à s'enfoncer vers l'intérieur, se préoc-

cupant toujours du salut des indigènes de l'immense territoire, à l'heure même où la France négligeait la défense de ses colonies. Et lorsque le Canada fut enfin passé sous une domination étrangère, ses fils reprirent l'œuvre des aïeux qu'ils n'ont cessé de poursuivre avec la même ardeur conquérante. Redire cette histoire, rappeler les exploits apostoliques des Grandin, des Taché, des Provencher, des Lacombe et de cent autres, ce serait, suivant le mot d'un académicien distribuant nos prix de vertu, « rabacher du sublime ». Encore la hardiesse énergique de cette expression serait-elle insuffisante à résumer les vertus de vos héros.

Sublime, en vérité, le labeur de notre langue et de notre prosélytisme qui s'illustrèrent en tant d'actes de zèle demeurés inconnus à la postérité, en tant d'autres dont le souvenir est venu jusqu'à nous et dont l'effet se manifeste encore chez ceux qui en ont bénéficié. Sublime cette introduction de quelques-uns de nos mots français dans le dialecte des sauvages de l'Ouest qui ne purent se représenter, qu'avec leur secours, nos plus augustes croyances religieuses. Ne trouvant pas, dans le vocabulaire trop pauvre des Micmacs, de terme convenable pour représenter les pensées immatérielles de la foi, le P. Pacifique, leur grand apôtre, incorpora à leur lexique des locutions françaises harmonisées à leurs oreilles. La messe et la communion sont encore désignées en leur tribu par des mots qui conservent l'empreinte de leur patrie d'origine : *alames* et *cemnicoli*. Si démarquées

soient-elles, ces deux expressions du missionnaire sont parmi celles qui font le plus honneur à notre langue, interprète des œuvres du Dieu d'amour près des plus humbles de ses enfants.

Ce qu'elle fit dans vos déserts de glace et dans vos forêts impénétrables, elle l'accomplit dans les sables brûlants de l'Afrique, les îles perdues de l'Océanie, les vastes solitudes asiatiques. Des montagnes rocheuses aux crêtes de l'Himalaya, des rives du Pacifique à celles de l'Océan Indien, on peut suivre ses représentants, au sillage de leurs navires et souvent à la traînée de leur sang. Sur toutes les plages, on les reconnaît au son de leur voix qui est de France.

Ils avaient pénétré déjà depuis bien des siècles, sur les pas de St François Xavier, au pays des pagodes et des bambous, parmi les Pavillons noirs et les Longs cheveux, quand les nations européennes, après leur guerre avec la Chine, en 1844, exigèrent d'elle cinq ports francs pour l'entrée de leurs vaisseaux. Ces concessions commerciales suffisaient aux convoitises des nations marchandes. Seul notre pays fit introduire dans son traité la reconnaissance de la liberté religieuse : ce fut en sa langue qu'on déclara officiellement ouvertes les voies par où passerait la nef du Christ.

L'Afrique a été délivrée par les mêmes dévouements français des cruautés de l'esclavage, des horreurs de l'anthropophagie et des ténèbres de l'incrédulité. C'est le cri d'indignation du Cardinal Lavignerie qui, au siècle dernier, souleva l'Europe contre la tyrannie barbare des

trafiquants de chair humaine. Et si un rayon d'espérance a lui enfin parmi ces hontes et ces douleurs, si un nouveau continent commence à se lever au soleil de la civilisation chrétienne, on le doit à nos milliers de Pères blancs, de Pères du Saint-Esprit, de religieux de tous ordres, aux rangs desquels sont mêlés en foule les fils et les filles de Québec.

Partout on les retrouve à leur rang d'honneur nos porte-paroles, parmi les porte-évangiles. Notre patrie, même à l'heure de ses présentes épreuves, n'a donc pas renié son passé ni forfait à sa vocation. Il manque des enfants à ses foyers, c'est vrai et c'est grave. Mais ses missionnaires ne manquent pas au foyer de la famille humaine. Quand bien même ses soldats trop peu nombreux laisseraient envahir ses frontières et défaillir son fier drapeau, la croix trouverait encore chez elle à cette même heure des défenseurs, prêts à donner leur sang pour la soutenir sur tous les points du globe où leurs mains l'ont plantée.

Ah ! coupable, elle l'est, bien coupable. Mais elle est sœur de la pécheresse dont il fut dit qu'il lui serait beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé. Les peuples la maudissent parfois pour les exemples d'impiété qu'elle leur donne, mais elle est encore bénie de Dieu pour les vertus cachées qu'il voit en son âme et pour la compensation des dévouements et des sacrifices que lui prodiguent, au nom de leurs frères égarés, les meilleurs de ses enfants : c'est de chez elle que viennent la moitié des

causes de béatification engagées en ce moment devant la cour de Rome. Vous lui faites grief d'exporter jusque dans vos cités canadiennes ses cartes postales légères et ses gravures licencieuses : mais sur le bureau de travail de Pie X, il n'y a que deux images, une image virginale par excellence, une image sacerdotale entre toutes, celle de Jeanne d'Arc et celle du Curé d'Ars : toutes deux sont de France.

Grande coupable elle aussi, notre langue est de même une grande apôtre. Elle est déclamée chez vous par les troupes de théâtre qui sur les scènes d'Amérique représentent nos pièces immorales. Mais elle vous vient plus souvent sur les lèvres de nos congrégations enseignantes qui reprennent l'œuvre de Marguerite Bourgeois et de Marie de l'Incarnation en épelant le catéchisme à vos petits enfants. Elle traverse parfois l'Océan dans des refrains ineptes de café-concert, mais elle fait entendre aussi par delà les mers le murmure ininterrompu de la prière qui, nuit et jour, à Montmartre, demande au Sacré-Cœur pitié pour la patrie et qui chante à Lourdes le cantique de notre foi indéfectible : « Catholiques et français toujours. »

Grâce à Dieu, les voix françaises seront de plus en plus des voix chrétiennes. Même en ses égarements, la France reste éprise de la beauté idéale du Catholicisme dont elle emprunte encore le langage dans ses blasphèmes. Sa conscience éclairée depuis quinze siècles par le Christ n'a pu pleinement se soustraire à ses inspirations. Son histoire est chargée d'un héritage dont elle

ne peut s'affranchir. Ses paroles ont tellement servi à une propagande religieuse qu'elles en gardent l'accent jusqu'en des discours impies. Des fragments de vérité se mêlent toujours à ses erreurs, des sentiments élevés la soutiennent dans ses chûtes et la retiennent sur la pente de l'abîme. Elle est aussi impuissante à arracher de son cœur les fibres de foi dont il est tissé, que de son lexique les mots d'Évangile dont il est plein.

Ramenée par l'épreuve sur les voies où la Providence veut la conduire, elle fait prévoir à plus d'un signe son retour prochain vers ses destinées traditionnelles.

Dans le monde de nos écoles et de nos Universités, une jeunesse grandit qui s'affirme plus hautement catholique. Une attitude générale d'esprit se manifeste plus respectueuse de nos doctrines, plus sympathique à leur vertu morale et sociale. Dans la foule, la nostalgie des vieilles croyances se fait confusément sentir, plus vive chaque jour, en face de la faillite des systèmes qui se vantaient de se substituer à elles et au spectacle des ravages opérés par la malfaisance des morales athées. Et du fond de sa détresse, ce peuple redemande le secours du Dieu de vie dont on l'a séparé.

Au cours du drame affreux qui naguère, près de vos côtes, fit courir sur l'Océan, et à travers le monde, un long frisson d'horreur, sur le pont du *Titanic* en détresse, l'orchestre, dit-on, continua de jouer quelques instants ses airs de joie pour bercer de leur harmonie enchante-

resse l'inquiétude des naufragés. Puis, quand on comprit que tout espoir était irrémédiablement perdu, brisant leur rythme, les mêmes instruments qui avaient conduit la danse des salons en liesse au jeu de leurs harmonies légères, entonnèrent soudain le refrain religieux familier aux Anglo-Saxons : « Nearer my God to Thee — Plus près de toi, mon Dieu ! » Supplication suprême montant des cœurs désespérés vers celui qui peut recueillir les âmes en son havre divin, à l'heure où les corps sont engloutis sans sépulture dans la profondeur des eaux insondées.

Ainsi, sur le pont du vaisseau de France, ont quelque temps, trop longtemps, retenti les chants de fête et les accents criminels de l'impiété. La foule les écoutait, grisée de leurs folles invitations au plaisir, insouciantes des périls où elle courait à leur suite. Et le beau navire s'est laissé entraîner au gré des courants qui l'ont jeté sur l'écueil. Brusquement arrachés à leur mensonge, ses passagers s'inquiètent. Ils cessent de se plaire au charme des voix frivoles et des refrains sceptiques. Ils se reprennent enfin à tendre l'oreille aux paroles oubliées de l'Eglise qui peut seule les préserver des maux où ils sombrent, et leur prière encore incertaine commence à monter vers le Sauveur en qui renaît leur confiance : « Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi ! »

Si ce n'était là que mon témoignage, il serait infime. Si ce n'était que mon espérance, je tremblerais pour elle. Mais pour garant de ces

pronostics d'optimisme, j'invoquerai devant cette assemblée catholique une déclaration pontificale : nulle autre bouche ne peut prononcer, mieux que celle du Pape, le mot décisif qui nous fera proclamer une dernière fois l'imprescriptible mission de la langue française.

Cette scène émouvante se passa le 29 du mois de Novembre de l'an dernier. Au sein de la plus illustre assemblée des princes de l'Eglise qu'il eut jamais réunie, devant les glorieux Cardinaux d'Amérique et d'Angleterre qu'il venait d'introniser, devant les quatre nouveaux Cardinaux de France appelés à occuper à ses côtés le poste éminent que sa bienveillance conserve à notre pays, Pie X parlait. Il avait salué les diverses nations présentes devant lui. De la Fille aînée de l'Eglise, qui officiellement n'est plus sienne, il n'avait rien dit encore : c'était pour mieux dire la grande promesse qu'il devait lui annoncer. Fixant ses augustes fils d'un regard qui voit loin dans l'avenir, il salua soudain cette reprise certaine de son rôle d'évangéliste, avec des accents de prophétie qui firent passer sur toutes nos demeures chrétiennes et dans les âmes les plus découragées, un souffle vivifiant d'espoir : « Lève-toi, disait-il au nom de son Maître à la patrie des Francs, lève-toi et lave-toi des souillures qui t'ont défigurée. Réveille dans ton sein les sentiments assoupis et le pacte de notre alliance, et va, fille première-née de l'Eglise, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le

SAINT-PIERRE
SAINT-PIERRE

passé, mon nom devant tous les peuples et devant les rois de la terre. »

Réveille-toi donc, ô mon pays, de ton demi-sommeil d'oubli de Dieu ! Parle encore, ô langue de France, fille de la foi catholique et mère des peuples baptisés. Purifie-toi des nuées qui ont passagèrement obscurci ton clair génie. Lave-toi des fautes qui ont à peine affaibli la vigueur de ton apostolat. Et de nouveau, sur les deux frontières de l'Océan, de la France d'Europe et de la France d'Amérique, fais aimer, adorer, acclamer dans tes vocables immortels, la personne et l'œuvre de Jésus-Christ par la foi unanime des peuples et des rois !

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| AVANT-PROPOS | 7 |
| L'amitié française au Canada | 11 |
| Un salut aux Acadiens | 20 |
| Le parler des aïeux. | 27 |
| Sur la tombe des héros de France | 36 |
| La langue française et l'apostolat catholique | 43 |

OUVRAGES DE LUC MIRIAM

Les âmes libres, une br. in-12 de 112 pages 1,00
(15^{me} édition).

Ce livre a été écrit pour être donné aux jeunes gens eux-mêmes.

Il s'adresse à ceux chez qui la vie des sens s'éveille, à d'autres qui sont déjà tombés, à ceux d'entre ceux-ci qui travaillent à se relever.

L'auteur dit la vérité à la fois avec *netteté* et avec *prudence*. Tout est pesé pour que le livre puisse et doive être donné à des **enfants** de 14 ans comme à des jeunes gens de 20 ans.

TABLE DES MATIÈRES :

1^o *Des ailes* (étude de la crise) : Closes. — Entr'-ouvertes. — Palpitantes. — Meurtries. — Brisées !

2^o *Les châtiments du forçat* (clair, modéré, saisissant).

3^o *Non* (réponse aux objections).

4^o *Quand on ne veut pas être esclave...* (hygiène naturelle et spirituelle : remèdes négatifs).

5^o *Rompre ses fers* (thérapeutique du mal : remèdes positifs) : L'âme en éveil. — L'âme qui monte. — L'âme qui souffre. — L'âme qui s'ouvre. — L'âme qui se nourrit.

Souviens-toi !

La lutte pour la Vie, une br. in-12 de 62 p. 0,30
(14^{me} mille).

Appel à la vie chrétienne.

Pages lumineuses de pensées, chaudes de sentiment, exquises de délicatesse, vibrantes de vie.

Après les avoir lu le jeune homme ne peut qu'en-

treprendre avec enthousiasme la lutte pour la vie chrétienne.

TABLE. — Veux-tu vivre? Veux-tu lutter? Pourquoi? L'idéal. — Adversaires et alliés. — Ce que sera la prochaine guerre; qualités nécessaires aux troupes. — La caserne et le champ de manœuvres; formation des cadres; exercices. — La lutte. — Tactiques diverses. — Précautions nécessaires. — Munitions et renseignements. — Qui fera la critique? — C'est un bon plan de campagne. — En marche! — La diane: le frissonnant réveil des âmes juvéniles. — Le rayonnement de la vie.

Rien que des Histoires... en collaboration avec M. Le Glaneur et Lucius, un vol. in-12 de 274 p. 3,00 (3^{me} édition).

Recueil de récits et de nouvelles, inspirés par des faits vécus et observés dans la vie d'un grand collègue du Nord et dans les œuvres qui gravitent autour de ce collègue.

Exemples offerts à la jeunesse des écoles pour l'inciter à bien faire en suivant des aînés d'élite.

Histoires écrites dans une langue merveilleuse de sentiment et de vie, dans un style chatié, coloré et poétique, et qui sont des lectures très littéraires en même temps que très éducatives.

TABLE DES MATIÈRES :

EN MARGE DE VOS ÉTUDES. — Page d'Évangile. — Automne. — Mi bémol. — Cette plante a de longues racines. — La boxe. — Non! je la retrouve. — Celui qui souffrait. — Le blé qui meurt. — Regrets sincères!...

A TRAVERS VOS ŒUVRES. — Helcias. — *Au Collège*: Aimez-vous! — *Patronages du Jeudi et des Vacances*: A la hauteur. — Canailles! — *Jardins scolaires et ouvriers*: Je serai sage. — La Bêche. — *Conférences des pauvres et Cours d'adultes*: Drame de Carnaval. — Revanche.

HISTOIRE D'UNE AME. — Chap. I.: Les hommes labourent. — Chap. II.: Les apôtres sèment. — Chap. III.: Dieu moissonne.

A L'ÉCOLE DE VOS AINÉS. — L'Immolé. — Jusqu'à mourir. — Le Cœur ou l'Épée. — L'Autre Champ d'Honneur: *La victoire intime; Pour la liberté des autres: ...comme un chien, régime d'esclave, la plus haute Justice; Tombé au champ d'honneur.*

OUVRAGES DU CHANOINE DECROUILLE

Méditations Liturgiques pour toute l'année chrétienne sur la messe de chaque jour, 2 vol. in-18, 1400 pages 6,00

Septième et nouvelle édition, revue, corrigée et complétée par l'auteur.

Ces Méditations s'inspirent de ces deux principes :

1^o La Méditation doit faire corps avec la Messe que le fidèle entend : elle la prépare, elle l'explique et lui fait communiquer ainsi à l'âme tous ses fruits.

2^o Le meilleur moyen d'obtenir ce résultat c'est de suivre pas à pas et de développer la Liturgie du Sacrifice sacré, si éloquente, et si riche dans ses applications variées.

La Sainteté Sacerdotale, d'après la théologie et la vie du curé d'Ars, 2 vol. in-12 de 329 et 343 pages, les deux volumes 6,00

1^{er} vol. : *La Sainteté sacerdotale en général.*

2^e vol. : *Les vertus théologiques chez le prêtre.*

Retraites ecclésiastiques données aux diocèses de Reims, Soissons, Evreux et Arras.

Lectures spirituelles remarquables par leur fondement théologique, leur judicieuse adaptation à la vie du prêtre, leurs lumineux emprunts à la vie du curé d'Ars.

L'ouvrage qui est à sa 3^{me} édition s'est classé parmi ceux qui demeurent.

L'Ami du clergé, les Etudes, la Revue pratique d'Apologétique, la Revue thomiste, en ont tour à tour fait la critique la plus louangeuse.

NN. SS. les évêques de Bourges, de Québec, d'Evreux, de Soissons, d'Arras, ont adressé à l'auteur leurs félicitations autorisées.

COLLECTION : ROMANS APOLOGÉTIQUES ET SOCIAUX

Cette collection, illustrée et à bon marché, de romans publiés in-extenso, en 350 pages, a pour but de vulgariser dans la jeunesse les grandes et généreuses idées qu'inspire le Catholicisme à ceux qui aiment la vérité. On a cru bon de les présenter ici sous forme d'actions vécues, qui sous le nom de roman n'ont cependant rien de romanesque, et où, concrétisées dans l'observation de la vie réelle, elles seront plus accessibles à la masse des esprits et pourront leur paraître plus faciles à pratiquer. Nous voudrions que chacun de nos récits soit une démonstration par les faits de l'efficacité des principes chrétiens et un encouragement par autant d'exemples à nous en inspirer dans notre vie individuelle et sociale.

N° 1. — Jean NESMY, **La Lumière de la Maison**, un in-12 de 312 pages, orné de 10 gravures, avec couverture illustrée en couleurs 1,50

N° 2. — Jacques DEBOUT, **Le Monde des Vivants**, un in-12 de 294 pages, orné de 10 gravures, avec couverture illustrée en couleurs 1,50

La collection se poursuit et comportera prochainement L'OUVRIER DE PAIX, par Noël Chrestien, et LES ARRIVANTS, par Jean Yole.

COLLECTION
« CONTES, RÉCITS ET NOUVELLES »

1. — **Conteurs français de terroir**, anthologie régionaliste, un vol. in-12 de 342 pages, avec couverture en couleurs, dessin de Maillaud 3,50

Recueil choisi de récits, contes ou nouvelles in-extenso d'écrivains contemporains en renom groupés par provinces françaises.

TABLE. — Contes de : Pierre-Billaud, Joseph Ageorges, Jacques des Gachons, Hugues Lapaire, Gabriel Nigond, Anatole Le Braz, Charles Le Goffic, Marguerite d'Escola, Albert Croquez, Armand Praviel, Jean Nesmy, Jérôme et Jean Tharaud, Georges Ducrocq, Emile Moselly, Paul Harel, Jean Revel, Léon Fafage, Henri Bordeaux, René Boylesve, Jean Yole.

2. — **Conteurs espagnols contemporains**, par M. l'Abbé Bernard, professeur d'espagnol, un in-12 de 350 pages environ, 3,50

V. BALAGUER : San Juan de la Pena. — Revue nocturne du Cid. — La légende du lac. — La mess. du diable. — E. DE CASTRO : Les sept dormants. — R. DE SAAVEDRA : Le Père Anselme. — N. OLLER : La Grenade. — P. CONRADO MUINOS : La Cigogne. — J. ZORRILLA : A bon juge meilleur témoin. — Les pilules de Salomon. — RAMIRO BLANCO : Le Neveu de saint Pierre. — A SEGALÉ : Fleur de Duracine.

SÉRIE POUR LES CATÉCHISMES

- Chanoine DÉCROUILLE. **L'assistance à la Messe**, méthode liturgique à la portée des enfants, un in-32 jésus de 96 pages 0,25

- Abbé LOURDAULT. **Petite Histoire Sainte**, illustrée, en 42 leçons, à l'usage des enfants des catéchismes, un in-16 jésus de 96 p., avec 42 images 0,35

Abbé LOURDAULT. **Petite Histoire de l'Eglise**, illustrée, en 29 leçons, à l'usage des enfants des catéchismes, un in-32 Jésus de 64 pages 0,25

Feuilles de bons points, pour les catéchismes et les écoles, la feuille 0,15

1^{re} feuille : L'explication liturgique de la messe en 30 images.

2^{me} » L'Histoire Sainte en 42 images.

3^{me} » L'Histoire de l'Eglise en 30 images.

SÉRIE SCOLAIRE ET POST-SCOLAIRE

E. DEGUESELLE. **Cours de Travaux manuels**, à l'usage des jeunes garçons qui fréquentent les écoles, un in-8 écu de VIII-240 pages, orné de 300 gravures 2,50

On tend à créer pour les garçons l'enseignement manuel comme on a créé pour les filles l'enseignement ménager.

On poursuit un double but : 1^o Découvrir chez les enfants des aptitudes à tel ou tel métier déterminé et préparer déjà à l'école l'apprentissage de l'atelier ; 2^o Donner à tous les notions élémentaires suffisantes pour faire chez soi toutes sortes de menues réparations utiles.

Economie domestique, et première préparation professionnelle, voilà la double utilité de ce livre bien fait, qui est le manuel de l'enseignement qui se donne à l'école modèle des Petits métiers de Tourcoing.

TABLE. — Menuiserie. — Serrurerie. — Poëlerie. — Forge. — Plomberie. — Zingage. — Ferblanterie. — Gazerie. — Pompes. — Electricité. — Maçonnerie. — Plafonnage. — Badigeonnage. — Papiers peints. — Vitrierie.

E. DEGUESELLE. **Complément au Cours de Travaux manuels**, un in-8 écu de 40 pages 1,00

SÉRIE POUR LES CERCLES D'ÉTUDES

- L'encyclique Rerum Novarum**, nouvelle édition de la traduction officielle, avec notes marginales et commentaires, par l'abbé P. TIBERGHIEU aumônier de Jeunesse Catholique, une brochure in-12 de 80 pages 0,30
-

THÉÂTRE

Le théâtre, qui est une distraction, peut et doit être aussi un enseignement. Dans ces levers de rideau on a visé à faire une modeste et attrayante école de fortes, courtes et opportunes leçons.

LEVERS DE RIDEAU

- Chez le Coiffeur**, (thème : mariage et divorce), par F.-M. Evrard (M. Le Glaneur) et L. Bouchendomme (Luc Miriam), une brochure in-12 de 24 pages 1,00

- Y n'y a pus d'goutte à boire**, (thème : l'alcoolisme), par les mêmes, une brochure in-12 de 32 pages 1,00

Cette scène et la précédente ont été composées pour résumer et clôturer un cours d'études de jeunes gens : elles exposent sur les sujets traités la thèse et les objections.

Comédies

- Pierrot dans la lune**, opérette féerie en un acte et 3 tableaux, avec prologue, chœurs et danses, livret de F.-M. Evrard, musique de G. Dehouck, un in-8 carré de 48 pages 1,00

La partition séparée 2,50

- L'Automate vivant**, opérette bouffe en un acte, avec ballet, livret de F.-M. Evrard, musique de G. Dehouck, un in-8 carré de 40 pages 1,00

La partition séparée 2,50

Drames

Eustache de Saint-Pierre, drame historique en 3 actes, pour garçons, par le chanoine DÉCROUILLE, un in-12 de 72 pages 1,00

Le choix d'une compagne, ou *Comment une enfant de Marie se perd*, drame social en 3 actes, pour jeunes filles, un in-12 de 76 pages 1,00
Par le chanoine Décrouille.

DIVERS

Abbé L. LECLERCQ. **Conférences d'Apologétique expérimentale**, un in-12 de x-215 pages 2,00
(3^{me} édition).

Abbé BERNARD. **L'Imitation espagnole en France**: *Les Modèles castillans de nos grands écrivains français*. Etude et analyse, avec index bibliographique, un in-12 de ix-188 pages 3,00

Conseils rapides et pratiques aux Séminaristes-soldats et aux jeunes gens chrétiens pour l'entrée à la caserne, une broch. in-12 de 32 pages 0,20

AUTRES FONDS

Mgr WAFFELAERT. **Méditations Théologiques**, deux vol. in-12 de xxiv-677 et 435 pages, les deux 6,00

Les Institutions de Jean Tauler 3,50

Livre de tout premier ordre. Le célèbre dominicain fait autorité en ascétique et se vulgarise de plus en plus en France.

Comte Ch. THELLIER DE PONCHEVILLE. **Vieux papiers et vieux souvenirs de la Révolution**, un vol. in-12 de xi-144 pages, orné d'une héliogravure 2,00